



3 1761 07955059 6

PQ

1957

B55

A19

1824



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



9897
RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XVII.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

254 CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE BOISSY.



A PARIS,

144516.
27/11/17.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

PQ

1957

B55H14

1824

NOTICE

SUR BOISSY.

LOUIS DE BOISSY naquit à Vic en Auvergne le 26 novembre 1694. Il fit ses études dans sa patrie et vint à Paris à l'âge de vingt ans. Il y porta quelque temps l'habit ecclésiastique, avec l'intention d'embrasser cet état : mais ayant pris du goût pour la littérature, et n'ayant pas assez de fortune pour laisser mûrir son talent, il se livra d'abord à la composition de la satire, comme au genre qui semble promettre les succès les plus prompts. En effet, il y réussit d'abord, mais, bientôt obligé d'y renoncer, il embrassa la carrière dramatique, et fit un nombre considérable d'ouvrages, tant pour le théâtre Français que pour les Italiens et le théâtre de la Foire. Nous ne parlerons ici que des premiers.

L'Amant de sa femme, ou la Rivale d'elle-même, comédie en un acte, en prose, parut pour la première fois le 19 septembre 1721, et eut du succès.

L'Impatient, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 26 janvier 1724, ne réussit pas autant, et n'obtint que cinq représentations.

Le Babillard, comédie en un acte, en vers, que l'on voit toujours avec plaisir, avoit d'abord été composée en cinq actes. Boissy fut obligé de la réduire à un pour en obtenir la représentation. Elle parut, pour la première fois, le 16 juin 1725.

Admète et Alceste, la seule tragédie de notre auteur, fut mise au théâtre le 25 janvier 1727, et interrompue après la quatrième représentation par ordre supérieur.

La même année, le 19 juillet, parut la jolie comédie du *Français à Londres*, qui fut donnée dix-sept fois de suite.

L'Impertinent, ou les Amants mal assortis, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 14 mai 1729, n'eut qu'une représentation, l'auteur ayant jugé à propos de la retirer.

Le Badinage, ou le Dernier jour de l'absence, comédie en un acte, en vers, n'eut que cinq représentations; la première est du 23 novembre 1733.

Les deux Nièces, ou la Confidente d'elle-même, comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 24 janvier 1737, fut applaudie pendant dix représentations.

Le Pouvoir de la sympathie, comédie en trois actes, en vers, représentée le 5 juillet 1738, ne fut jouée que quatre fois.

Les Dehors trompeurs, ou l'Homme du jour, comédie en cinq actes, en vers, est, de toutes les pièces de son auteur, celle que l'on donne le plus souvent. Elle parut, pour la première fois, le 18 février 1740.

L'Embarras du choix, comédie en cinq actes, en vers, jouée, pour la première fois, le 11 décembre 1741, eut sept représentations.

La Fête d'Auteuil, ou la Fausse méprise, comédie en trois actes, en vers, donnée le 23 août 1742, obtint quelques représentations.

L'Époux par supercherie, comédie en deux actes, en vers, parut, pour la première fois,

le 9 mars 1744. Elle eut dix représentations très suivies.

L'année 1745 vit paroître trois comédies du même auteur : *le Médecin par occasion*, en cinq actes, en vers ; *la Folie du jour*, en un acte, en vers ; et *le Sage étourdi*, en trois actes, en vers. Cette dernière pièce avoit été jouée quatre ans auparavant sous le titre de *l'Homme indépendant*.

Le Duc de Surrey, pièce héroïque en cinq actes, en vers, représentée, pour la première fois, le 18 mai 1746, obtint dix représentations.

La Péruvienne, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière que Boissy ait fait représenter au théâtre Français. Elle y parut le 5 juin 1748, et n'eut point de succès.

Boissy fut admis à l'Académie française en 1751, et quatre ans après il obtint le privilège du Mercure, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Ce poëte laborieux mourut à Paris le 19 avril 1758, dans sa soixante-quatrième année.

LE BABILLARD,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin
1725.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, babillard, et amant de Clarice.

VALÈRE, parent de Léandre, et son rival.

CLARICE, jeune veuve.

CÉPHISE, tante de Clarice.

DAPHNÉ, voisine de Clarice.

HORTENSE, sœur de Daphné.

ISMÈNE, amie de Céphise.

MÉLITE, babillarde.

DORIS, autre babillarde.

NÉRINE, suivante de Clarice.

LAFLEUR, laquais.

La scène est à Paris chez Clarice.

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre... Ah ! quel homme ennuyeux !
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête affreux.
Il n'a point déparlé pendant une heure entière.
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit sans façon

Lui donner son congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, madame, à la première vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter sitôt qu'elle est en train ;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscretement la chaleur qui la guide,
De guerres, de combats, cent fois vous étourdit,
Et répète vingt fois ce qu'il a déjà dit,
Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien !

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce temps me semble un siècle ; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui,
Étant si différents d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi, je trouverois son parent préférable ;
Valère est le plus jeune et le plus raisonnable ;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je pense comme toi. Tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh ! madame, de grace,
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oui, mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager.
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage ?
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage ;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.

Ismène, son amie, avec grand étalage
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui, pour sa valeur,
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NÉRINE.

Valère est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez-vous épouser...

CLARICE, *l'interrompant.*

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte, dès ce soir, sans plus long-temps attendre.
Quel maître! Il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, madame, est un monstre en ménage,
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le babillage.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir, en même temps, de votre léthargie;
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison

Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon,
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense, sa sœur.

NÉRINE, *voyant paroître Daphné et Hortense.*

L'une et l'autre s'avance.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, HORTENSE, CLARICE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi ! vous vous mariez, et ne m'en dites rien,
A moi, chère voisine !... Oh ! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher ? Soyez plus naturelle.
Vous sortez du veuvage ; il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.

Dès demain, au plus tard, vous épousez Léandre.

HORTENSE, *à Clarice.*

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE, *à part.*

Il est bon là, ma foi !

CLARICE, à *Hortense et à Daphné.*

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sais, pour m'obtenir, qu'il fait agir Ismène;
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céplise,
Pour la faire changer de résolution.
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Écoutez, cependant. Je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission;
Mais il ne quitte pas sitôt une maison.
Il dit toujours « Je sors », et toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié?

Il fut voir le matin Doris, grande parleuse,
 Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
 Le trio de jaser fit si bien son devoir,
 Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
 Il jaserait encor si le discret Léandre
 N'avoit appréhendé de se trop faire attendre :
 Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
 Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE, à *Nérine*.

S'il ne trouvoit personne?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
 Partons.

HORTENSE, à *Clarice*.

Ma sœur et moi nous allons au Palais,
 Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
 Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
 D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ, *entendant du bruit en dehors*.

Quelqu'un monte... C'est lui; car j'entends parler haut.

(*montrant à Clarice et à Hortense une porte opposée
 au côté par lequel Léandre doit entrer.*)

Sortons par ce côté, sauvons-nous au plus tôt.

(*Elle sort avec Clarice et Hortense.*)

SCÈNE III.

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusque-là qu'étant seul il jase avec lui-même.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *à part, sans voir d'abord Nérine.*

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose,
Et ne dit-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait; et, comme le marquis
Me disoit, l'autre jour, en allant chez Julie...

NÉRINE, *l'interrompant.*

A qui parle monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi?... Bonjour, ma mie.

Comment te portes-tu...? Fort bien?... J'en suis ravi,
Ta maîtresse de même? Et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part; mais, morbleu! personne n'est chez elle,
Pas le moindre laquais : j'ai trouvé tout sorti,

Et je suis revenu comme j'étois parti.

Hier encore, hier je courus comme un diable,

Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.

Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement;

Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent;

Du faubourg Saint-Laurent, sans presque prendre haleine

Au faubourg Saint-Antoine et tout près de Vincenne;

Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denis;

Du faubourg Saint-Denis dans le Marais, et puis,

En cinq heures de temps faisant toute la ville,

Je revins au Palais, et du Palais dans l'île.

De là je vins tomber au faubourg Saint-Germain;

Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, *l'interrompant, avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,

Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;

De la rue au marché : puis, je suis revenue.

Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier :

J'ai monté, descendu de la cave au grenier,

Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.

J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;

Pour madame, et pour moi, fait chauffer un bouillon.

J'ai plus de trente fois fait toute la maison,

Pendant qu'un cavalier, que Léandre on appelle,

A causé, babillé, jaté tant auprès d'elle,

Qu'elle en a la migraine, et que, pour s'en guérir,

Tout-à-l'heure, monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familière,

Et toutes ces façons ne me conviennent guère.

Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu! je saurois bien... Profitez de l'avis,
Et, parlant à des gens qui passent votre sphère,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la manière
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considère;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valère,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une manière;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti;
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse :
Ta maîtresse a trente ans et moins de gentillesse ;
Mais elle a des vertus, dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe, et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu; je vais agir pour mon gouvernement.
Oh! Valère en sera la dupe sûrement...

(voyant paroître Valère.)

Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

VALÈRE, LÉANDRE.

LÉANDRE, à part.

Il m'aborde à regret, et son aspect me blesse...

Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent...

(à Valère.)

Ah! vous voilà, monsieur? J'en suis charmé, vraiment!

C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse;

J'apprends que vous avez encor la hardiesse

De former des desseins sur le gouvernement

Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,

Et que j'ai demandé pour prix de mon courage;

Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.

Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant

D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent...

(après un court silence, voyant que Valère ne répond rien.)

Vous vous taisez?

VALÈRE.

J'attends le moment favorable,

Et vous trouve, monsieur, parleur très agréable.

Vous avez tort pourtant de vous mettre en courroux,

Vous savez que je suis officier comme vous?

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques; à d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois lieutenant tu n'étois que cadet.
J'ai vu trente combats, vingt sièges, six batailles;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles:
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, bourgeois, je me suis anobli par mon bras...
Je n'oublierai jamais ma première campagne...
Je crois que nous faisons la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... C'étoit en sept cent trois...
A cinq heures du soir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très vive, et j'y fis des merveilles.
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son régiment,
Autrefois colonel, et commis à présent.
Connois-tu pas sa femme? elle est encor piquante.
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen?
Elle est belle: je vais t'en faire ici le plan,
En deux mots...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne...
Quant au gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête là.

Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce;
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous main le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet,
Qui se fourre par-tout, à l'état très utile,
Officier à la cour, espion à la ville;
Un jeune abbé qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai, par son canal,
Une lettre aujourd'hui d'une certaine dame,
Qui connoît le ministre et peut tout sur son ame,
Parente de Cloris.. Je ne dis pas son nom :
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle ce matin, sans plus long-temps remettre,
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALÈRE, *à part.*

Parente de Cloris!... C'est Constance, ma foi!
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappelé son idée;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée.

Et quand même la cour, par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALÈRE.

Elle vous rend justice.

Votre...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Votre?... Écoutez, car je parle le mieux.

VALÈRE.

Dites encore plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux :

N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.
De ma complexion je parle peu, pourtant ;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon avocat, j'aurois plaidé moi-même
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême,
Car il dit ce qu'il veut ; il est orateur né :
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré ;
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille ;
Et je ne vois personne au palais aujourd'hui
Qui parle plus long-temps ni plus vite que lui.

VALÈRE.

Oh ! sur lui vous auriez remporté la victoire :
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cède au talent de parler ;
Et sache qu'en amour, aussi-bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire :
Par-là l'on persuade et l'on se fait aimer.
On méprise ces gens qui lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot, qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALÈRE.

Moi, je crois qu'en affaire, aussi-bien qu'en amours,

Agir quand il le faut, vaut mieux que les discours :
Le trop parler, monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire. :
Pour moi, j'articulois mes mots avant le temps,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes discours, qui passaient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mère enchantée
Me prit entre ses bras...

VALÈRE, *l'interrompant, en voyant paroître Lafleur.*
Quel est donc ce laquais?

SCÈNE VI.

LAFLEUR, LÉANDRE, VALÈRE.

LAFLEUR, *bas, à Léandre.*

Monsieur l'abbé m'envoie : il vous attend.

LÉANDRE, *bas.*

J'y vais...

(*Lafleur fait quelques pas pour s'en aller, et Léandre
continue son discours à Valère.*)

Puis me tint ce propos...

VALÈRE, *bas, lui montrant Lafleur.*

Le voilà qui demeure.

LAFLEUR, *revenant sur ses pas, bas, à Léandre.*

Monsieur, il va sortir; dépêchez.

LÉANDRE, *bas.*

Tout-à-l'heure.

(*Lafleur s'en va.*)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALÈRE.

LÉANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent :
Ce qu'on retient alors, reste profondément.
C'est une cire molle, ou tout ce qu'on applique
S'écrit... Si, comme moi, vous saviez la physique,
Je vous mettrois au fait ; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec, et le liquide,
Les atomes...

VALÈRE, *à part*.

Il va se perdre dans le vide !

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit ;
La matière subtile... elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'histoire.
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu ;
Et celle de Pharsale, où périt Alexandre ;
Et Darius le grand, qui mit Thèbes en cendre...
Dans la vivacité je crois que je confonds ?

VALÈRE, *avec ironie*.

Ma foi ! vous excellez pour les digressions,
Et j'admire votre art à changer de matières,
Par des transitions insensibles, légères.

Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE, *à part.*

Il me brouille toujours.

SCÈNE VIII.

NÉRINE, LÉANDRE, VALÈRE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;

Mais il entre, messieurs, nombreuse compagnie.

La tante de Clarice arrive maintenant.

Ismène l'accompagne. Hortense, au même instant,

Rentre, et sa sœur la suit. Doris, avec Mélite,

Vient, d'un autre côté, pour nous rendre visite...

(*à Léandre.*)

Vous les entretiendrez; elles ne sont que six,

Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,

Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers; je saisis l'occasion propice,

Je vole vers la tante, et je cours l'embrasser

(*à Valère.*)

Et lui donner la main... Je vous laisse y penser.

Adieu, monsieur.

SCÈNE IX.

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Que croire?

NÉRINE.

Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protège, et cela vous suffit.

VALÈRE.

Et ta maîtresse?

NÉRINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le gouvernement...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Va, mon affaire est bonne,

Et je sors de ce pas pour voir une personne
Dont notre babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir,
Dans le temps que lui-même entretiendra ces dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NÉRINE.

Rentrons... J'entends nos gens qui parlent en chœur.

(Elle s'en va d'un côté, et Valère sort d'un autre.)

SCÈNE X.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, HORTENSE,
DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE.

DORIS et MÉLITE, *ensemble, en entrant les
premières, à Hortense.*

Nous nous rendons, madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu d'elles six.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie :

Vous n'avez qu'à parler ; je suis prêt d'écouter,

Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ, *à Doris.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée en miniature...

(*bas, à Hortense.*)

Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMÈNE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec lenteur, à Doris.*

Elle vous sied.

LÉANDRE, *à Doris.*

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE, *aux cinq autres femmes.*

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,

Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMÈNE.

Elle devient coquette en l'arrière-saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au bal ; c'est là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Dites-nous un peu ça ? Plus qu'on ne sauroit croire,
J'ai l'esprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter ?

DAPHNÉ.

Oh ! vous parlez si bien que je suis tout oreille...

(à part.)

Son ton de voix m'endort, et déjà je sommeille.

LÉANDRE, à Céphise.

Je ne dis rien.

ISMÈNE et DORIS, ensemble.

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, lentement.

Conduite par l'amour,
Certaine dame au bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au bal de l'Opéra ?

CÉPHISE.

Sans doute... Un mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verts messieurs !

CÉPHISE.

La dame en question ,
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune marquise ?

ISMÈNE, *à part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Un instant, attendez. Celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh ! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE, *à Céphise.*

C'est Chloé ?

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractère !

MÉLITE, à *Céphise*.

C'est Clorinde?

LÉANDRE, à *Céphise*.

Ou Lucile?

CÉPHISE.

Eh ! d'un esprit moins prompt...

LÉANDRE, *l'interrompant*.

Mais sans vous interrompre...

CÉPHISE, à *part*.

Encore, il m'interrompt !

LÉANDRE.

Permettez-moi...

CÉPHISE, *l'interrompant à son tour*.

Je prends le parti de me taire,

Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

LÉANDRE.

Moi, madame ? J'en suis incapable.

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit :

La conversation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, si monsieur saisit toujours la balle ?

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas*.

Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.

DORIS, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames, irez-vous à la pièce nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMÈNE, *à Doris.*

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE, *à Léandre.*

Le Babillard, monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,
Et je ferai ce soir faux bond à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu! j'y veux mener le chevalier Caquet
Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce théâtre-là pourtant je ne vais guères.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, monsieur, qu'ayant tant de lumières...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste....

(déclamant.)

« Tiens, tiens, voilà le coup...

MÉLITE, *l'interrompant.*

« Nous vous quittons du reste

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh ! j'y ris, sur ma foi !

Du meilleur de mon ame, et sans savoir pourquoi...

Madame, avez-vous vu l'animal remarquable

Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau semblable ?

Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant ?

Polichinelle encore est fort divertissant.

Ma foi ! vive Paris ! c'est une grande ville.

MÉLITE, à Céphise.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, bas, à Léandre.

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE, aux cinq autres femmes.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte ?

DORIS et MÉLITE, ensemble.

Madame, elle est...

LÉANDRE, interrompant.

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE, à Doris.

Il tient bien sa parole.

MÉLITE, à Léandre.

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

ISMÈNE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort.

DORIS, *à Mélite.*

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation.

DORIS, *à Céphise.*

Vous l'a-t-on dit?

LÉANDRE, *interrompant Céphise, qui étoit prête à répondre à Doris.*

Avec votre permission...

CÉPHISE, *l'interrompant aussi.*

Eh ! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE, *à Doris.*

Un mot.

MÉLITE, *à Céphise.*

Elle est en Picardie...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Oh ! je suis son cousin...

DORIS, *à Mélite.*

Par le dernier courrier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Au troisième degré...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Jusqu'au mois de janvier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je sors d'un sang bourgeois...

DORIS, *l'interrompant, à Céphise.*

Elle vient de m'écrire...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Je dois...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je le suis...

DORIS, *l'interrompant.*

Elle épouse un conseiller d'Amiens...

MÉLITE, *l'interrompant.*

J'y dois aller bientôt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Du côté de ma mère...

DORIS, *l'interrompant.*

C'est un riche parti...

MÉLITE, *l'interrompant*

Jé pars avec mon frère.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Il est sûr...

CÉPHISE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur...

DAPHNÉ, *l'interrompant, à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE, et DORIS, *ensemble.*

Madame...

DAPHNÉ, *les interrompant, à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

(*Léandre, Mélite, Doris, Céphise, et Ismène, parlent tous à-la-fois.*)

LÉANDRE, *aux six femmes.*

On me conteste en vain ce que je certifie,

On ne m'apprendra pas ma généalogie.

Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,

Puisque cent et cent fois mon père me l'a dit.

MÉLITE, *à Doris.*

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,

Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,

Ne pouvant me parler elle m'écrivit souvent,

Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la province m'ennuie,

Car je hais les façons et la tracasserie;

Et si je n'espérois de bientôt revenir,

Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE, à *Léandre*.

Il ne se vit jamais une chose semblable.

Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;

Et c'est un procédé, monsieur, des plus choquants

Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISMÈNE, à *Léandre*.

Je me joins à madame, et ne puis plus me taire

Sur vos façons d'agir, sur votre caractère;

J'en suis scandalisée; et, par votre caquet,

Vous détruisez, monsieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE, à *Doris*.

Si vous voulez mander...

DORIS, *l'interrompant*.

Vous connoissez Chrisante?

LÉANDRE, *aux six femmes*.

Quoi que vous en disiez, Aminte est ma parente,

Mesdames; car Aminte est fille de Damon,

Gentilhomme servant, et petit-fils d'Orgon;

Lequel Orgou étoit propre neveu d'Argante,

Célèbre partisan et frère de Dorante;

Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin,

Épousé, par amour, Guillemette Patin;

Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaît,

Fille, du second lit, d'Angélique La Chaise,

Et laquelle Angélique...

(*Il tousse.*)

MÉLITE, *l'interrompant*.

Oh! laquelle, lequel...

Je n'y puis plus tenir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DORIS, DAPHNÉ,
HORTENSE.

LÉANDRE, *aux cinq femmes qui sont restées.*

Du côté paternel ,

Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hippolyte...

(Il crache.)

DORIS, *à part en s'en allant.*

Qu'une nasarde... Mais il vaut mieux que je quitte

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, HORTENSE,
DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux quatre femmes restées.*

Et ladite Hippolyte étoit sœur, d'autre part ,
De l'avocat Martin, dit Babille ou Braillard ,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Étoit mon trisaïeul...

(Il fait une courte pause.)

HORTENSE, *à part.*

C'est un mal de famille...

Fuyons... Sauve qui peut!

(Elle s'en va.)

SCÈNE XIII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant son récit, et s'adressant aux trois femmes restées.*

J'ai son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort... On voit par-là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc; j'oublois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du vicomte de Quer,
Bas-Breton, de naissance, et seigneur de Quimper.
Ce vicomte de Quer, remarquez bien de grace...

(Il éternue.)

ISMÈNE, *à part.*

Que monsieur est un sot... J'abandonne la place.

(Elle sort en colère.)

SCÈNE XIV.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux deux femmes restées.*

Fut grand homme de guerre; et, de mestre-de-camp,
Donna dans le commerce, et devint trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major et gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.

Enrique donc, neveu de Martin...

(*Il se mouche.*)

CÉPHISE, à part.

Ah ! j'expire ,

J'étouffe et je m'en vais.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LÉANDRE, DAPHNÉ.

DAPHNÉ, à part.

Moi, je crève de rire

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVI.

LÉANDRE, seul , sans s'en apercevoir , et poursuivant son récit.

Hérita de ses biens ; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard ,
Mort depuis en Espagne, et, pour toute famille,
De son épouse Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée, un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

SCÈNE XVII.

NÉRINE *venant, en tapinois, et se tenant derrière Léandre, pour l'écouter sans qu'il la voie;*
LÉANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mous, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin et haïssoit les femmes...
Je le dis à regret; excusez-moi, mesdames :
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derrière lui, et l'interrompant.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE, *se retournant, et s'apercevant que les six femmes l'ont quitté.*

Ah! Nérine, c'est toi... Mais je suis seul ici...
Je m'en serois douté!... Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais!
Ces bavardes, sur-tout, bon dieu! que je les hais!...
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! monsieur, quel exploit! Avoir ainsi défait,

Su vaincre , surpasser en babil , en caquet ,
Six femmes à-la-fois , et leur donner la fuite !
Quelles femmes encor ! la braillarde Mélite ,
L'éternelle Céphise et la rogue Doris ,
Causeuses par état , s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire ,
Qui peut vous refuser le surnom de commère ?

LÉANDRE , *à part.*

Voyez la médisance ! A peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots , de desserrer les dents...
Mais je sors.

NÉRINE , *lui présentant une lettre.*

Attendez... Voici certaine lettre ,
Qu'on vient de me donner , monsieur , pour vous remettre

LÉANDRE , *prenant la lettre , et l'ouvrant.*

Elle vient de l'abbé... Voyons ce qu'elle dit.

(*Il lit haut.*)

« Comme on ne sauroit vous parler , monsieur , je
« prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer
« dans l'affaire en question , pour avoir trop parlé et
« n'avoir pas assez agi , et faute de vous être rendu
« chez moi , quand j'ai envoyé mon laquais. Vous n'en
« sauriez douter , puisque Valère vient d'obtenir le
« gouvernement , par l'entremise de la personne même
« chez qui je devois vous mener ce matin.

« L'abbé BRIFFARD. »

NÉRINE

J'approuve cette lettre , et c'est fort bien écrit.

LÉANDRE, *à part*

L'injustice est criante, et je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller par-tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent gouvernements.

SCÈNE XVIII.

VALÈRE, CÉPHISE, CLARICE, LÉANDRE,
NÉRINE.CÉPHISE, *à Valère, en montrant Léandre.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentiments,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre suffrage

NÉRINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valère est gouverneur.

CÉPHISE, *en montrant Valère.*

Je viens d'en être instruite, et fais choix de monsieur.

LÉANDRE.

Contre les sentiments que vous faisiez paroître?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,

Et je ne savois pas que vous étiez enfin

Arrière-petit-fils du célèbre Martin.

VALÈRE, *à Léandre*

Vous serez de ma noce.

CLARICE, *à Léandre.*

Ami, maîtresse, affaire,

Vous perdez tout, monsieur, pour n'avoir su vous taire.

Monsieur le gouverneur, je vous baise les mains.

(*Céphise, Clarice, Valère, et Nérine sortent.*)

SCÈNE XIX.

LÉANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins ;

Mais , pour me consoler de ce qui les fait rire ,

Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

(*Il fait quelques pas pour sortir , et , revenant ,
s'adresse au parterre :*)

Messieurs , un mot avant que de sortir.

Je serai court , contre mon ordinaire.

Si , par bonheur , j'ai pu vous divertir ;

Si mon babil a su vous plaire ,

Daignez le témoigner tout haut.

Si je vous déplaïs , au contraire ,

Retirez-vous sans dire mot ;

N'imitiez pas mon caractère.

FIN DU BABILLARD.

LE FRANÇAIS
A LONDRES,
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 19 juillet
1727.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, {
LE BARON DE POLINVILLE, { français.
LE LORD CRAFF, père d'Éliante.
LE LORD HOUZEY, fils du lord Craff.
JACQUES ROSBIF, négociant anglais.
ÉLIANTE, veuve anglaise.
FINETTE, suivante française, attachée à
Éliante.

La scène est à Londres, dans un hôtel garni.

LE FRANÇAIS

A LONDRES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, LE
BARON DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde et de la politesse ; et je me serois bien passé de voir une ville aussi triste, et aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse, marquis : tu en parleroïs autrement, si tu avois eu le temps de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, baron ; je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglais ont de mieux, c'est qu'ils parlent français ; encore ils l'estropient.

LE BARON.

Eh! nous l'estropions nous-mêmes, pour la plupart; et cependant nous ne parlons que notre langue. Leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation? ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, et n'ont autre chose à vous dire que *how do you*, comment vous portez-vous? Cela fait un entretien bien amusant!

LE BARON.

Les Anglais ne sont pas brillants, mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un café à politiquer et à lire les chiffons de gazette, ils feroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, et à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sais-tu bien, marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation

de sagesse n'est pas trop bien établie, et que tu as déjà donné deux ou trois scènes qui t'ont fait connoître de toute la ville?

LE MARQUIS.

Tant mieux! Les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui; mais le malheur est que tu n'es pas ici connu en beau: on t'y tourne par-tout en ridicule. On dit que tu es un gentilhomme français si zélé pour la politesse de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, et pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, et j'en serois très capable.

LE BARON.

Mais sais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manières françaises te fait extravaguer? qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne, et que, sans la sage police qui règne dans Londres, tu te serois déjà fait vingt affaires pour une?

LE MARQUIS.

Mais sais-tu, mon grand cousin, que trois ans

de séjour que tu as fait à Londres t'ont furieusement gâté le goût, et que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitants de cette ville?

LE BARON.

Les habitants de cette ville ont l'air étranger? Que diable veux-tu dire par-là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir; cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence : en un mot, l'air que nous avons, nous autres Français.

LE BARON.

Il est vrai, messieurs les Anglais ont tort d'avoir l'air anglais chez eux; il devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, et c'est sans contredit le nôtre

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi, je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sait, ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni

cracher, ni éternuer, ni se moucher; qu'il est, par conséquent, un homme sans manières; qu'un homme sans manières n'est présentable nulle part, et que c'est un homme à jeter par les fenêtres qu'un homme sans manières.

LE BARON.

Oh! monsieur le marquis des manières, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manières.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manières dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête, mais d'une conquête brillante!

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos Français qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croient que rien ne résiste aux brillants de leurs airs, aux charmes de leur personne, et qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée. Un regard jeté par hasard sur eux, une politesse faite sans dessein leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérants des cœurs; et, de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage qu'aller en bonne fortune. Mais, marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais, baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité que je suis assuré qu'on m'aime ; c'est parcequ'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh ! peut-on savoir quel est ce rare objet ?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbéry, fille d'un lord, belle, riche, qui est à Londres pour affaires. Le hasard m'a procuré sa connoissance. Je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme ?

LE MARQUIS.

Éliante.

LE BARON.

Éliante ? Je la connois ; je l'ai vue plusieurs fois chez Clorinde, une de ses amies. C'est une dame du premier mérite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifférente ?

LE BARON.

Il est vrai, je ne le cache point, c'est de toutes

les femmes que j'ai vues celle dont je chercherois la possession avec plus d'ardeur ; et je t'avouerais franchement que, s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi, me supplanter ? moi ?

LE BARON.

Oui, toi-même ; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela ! Mais, dis-moi, mon très cher cousin, sait-elle les sentiments que tu as pour elle ?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon, et si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant : je prendrai bien cette peine-là moi-même, et je n'attends que l'occasion.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! je veux te la procurer... (*apercevant Éliante*) et, sans aller plus loin, voici Éliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

SCÈNE II.

ÉLIANTE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, à *Éliante*.

Madame, vous voulez bien que je vous présente ce gentilhomme français? Il est mon parent et mon rival tout ensemble. Il vous a vue chez Clo-rinde. Vous avez fait sa conquête sans le savoir. Il cherche l'occasion de vous le déclarer : elle s'offre ; je la lui procure.

ÉLIANTE.

En vérité, marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant*.

Sous un air timide et discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, madame ; il veut me supplanter.

ÉLIANTE.

Brisons là ; c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi ; je la mérite. Le marquis, en badinant, n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître. Je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'ai jamais rien vu de si adorable que vous, et de lui témoigner une surprise, mêlée de

dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ÉLIANTE, *au marquis.*

Quoi! monsieur, vous êtes capable...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! madame, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable: nous sommes faits l'un pour l'autre, nous nous aimons tous deux; à quoi bon le cacher?

ÉLIANTE.

Mais je ne vous aime pas, monsieur; et quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion: j'aime le mystère.

LE MARQUIS.

Le mystère, madame? Ah! fi! le mauvais goût!

ÉLIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, et où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même. Nous sommes de meilleure foi; nous n'aimons uniquement

que pour avoir le plaisir d'aimer : nous nous en faisons une affaire sérieuse ; et la tendresse , parmi nous , est un commerce de sentiments , et non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours. Dans le roman le plus exact , il n'y a point de héros qui n'ait son confident. J'ai pris le baron pour le mien ; il est garçon discret , et je suis dans la règle.

LE BARON.

J'aurai de la discrétion par rapport à madame , car pour toi rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité , et non pas une confidence.

ÉLIANTE, *au marquis.*

Je vous trouve admirable !

LE MARQUIS, *au baron.*

Baron , prends congé de madame. Tu n'as pas l'esprit de t'apercevoir que tu l'ennuies ? Tu lui dis des choses désagréables ; tu la gênes ; tu es ici de trop.

ÉLIANTE, *montrant le baron.*

Si quelqu'un est ici de trop , ce n'est pas monsieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois pour le coup que vous êtes piqué.

Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, madame, qu'il vous entretienne; je n'y perdrai rien : vous m'en goûterez mieux tantôt. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ÉLIANTE, LE BARON.

ÉLIANTE.

Voilà ce qu'on appelle un Français.

LE BARON.

Daignez, madame, ne pas les confondre tous avec lui; et soyez persuadée qu'il en est...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je le sais, monsieur; je ne suis pas assez injuste ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous et lui, et pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oui, vous m'estimez, madame; et vous aimez le marquis.

ÉLIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le marquis! Qui vous l'a dit, monsieur?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous défendez.

ÉLIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, madame; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus que vous êtes fâchée de l'aimer.

ÉLIANTE.

Eh! que diriez-vous, si j'en épousois un autre?

LE BARON.

Un autre? Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder! Vous ne sauriez vous venger plus noblement du marquis, ni faire en même temps le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ÉLIANTE.

Monsieur le baron...

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans me faire valoir, je possède un bien assez considérable, je sors d'une maison assez illustre, et j'ai pour vous des sentiments si distingués...

ÉLIANTE, *l'interrompant à son tour.*

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mûre réflexion. Je vous demande du temps pour y penser.

LE BARON.

Adieu, madame; je vous laisse. L'amour vous parle pour le marquis; vous l'aimez toujours: c'est le seul défaut que je vous connoisse, et je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas si-tôt. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ÉLIANTE.

Oh! je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, et j'ai pu me laisser éblouir par les graces et par le faux brillant d'un mérite superficiel; mais je suis Anglaise en même temps, par conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le marquis continue...

SCÈNE V.

FINETTE, ÉLIANTE.

FINETTE, *présentant une lettre à Éliante.*

Madame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ÉLIANTE, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Voyons... C'est mon père qui m'écrit, je reconnois l'écriture.

(*Elle lit.*)

« Je pars en même temps que ma lettre, et je
« serai demain à Londres, sans faute. On m'a écrit
« que votre frère hantoit mauvaise compagnie, et
« qu'il venoit de faire tout nouvellement connois-
« sance avec un certain marquis français, qui
« achève de le gâter. Comme je ne puis être à
« Londres que trois jours, et que je dois, de là,
« partir pour la Jamaïque, j'ai résolu de l'emme-
« ner, et de vous marier, avant mon départ, avec
« Jacques Rosbif. C'est un riche négociant, fort
« honnête homme, et qui n'est pas moins rai-
« sonnable pour être un peu singulier. Votre ex-
« trême jeunesse ne vous permet pas de rester
« veuve; et je compte que vous n'aurez pas de
« peine à vous conformer aux volontés d'un père
« qui ne cherche que votre avantage et qui vous
« aime tendrement.

« LORD CRAFF. »

FINETTE.

Monsieur votre père arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif! Miséricorde! c'est bien l'Anglais le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bizarre, le plus impoli que je connoisse.

ÉLIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle!... Mon cœur est

agité de divers mouvements , que je ne puis accorder. J'aime le marquis, et je dois peu l'estimer. J'estime le baron , et je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, et il faut que je l'épouse, puisque mon père le veut.

FINETTE.

Mais, madame, n'êtes-vous pas veuve, et, par conséquent, maîtresse de vous-même?

ÉLIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon père m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

FINETTE.

Quoi! vous pourrez, madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? avez-vous sitôt oublié la triste vie que vous avez menée pendant deux ans que vous avez vécu ensemble! Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur; se levant le matin de mauvaise humeur, pour rentrer le soir ivre; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes, aussi malheureuses que vous; à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, et à jouer de l'éventail pour toute con-

versation. Mort de ma vie ! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ÉLIANTE.

Que veux-tu que je fasse ?

FINETTE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse, et que vous épousiez un homme de mon pays, un Français. Considérez, madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent servir de modèle aux autres nations, et qu'un Français a cent fois plus de politesse et de complaisance pour sa femme qu'un Anglais n'en a pour sa maîtresse. Une belle dame comme vous seroit adorée de son mari en France. Il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir, brillante et parée, attirer tous les regards, assujettir tous les cœurs. Le premier appartement, le meilleur carrosse, et les plus beaux laquais seroient pour madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos desirs, s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs,

sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

ÉLIANTE.

Mais Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon père ?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son père ; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déjà fait la dure expérience, et qu'il s'offre un parti plus avantageux et plus conforme à votre inclination, un marquis français, jeune, riche, bien fait.

ÉLIANTE.

Mon père n'y consentira jamais. Il est déjà prévenu contre lui, comme tu l'as vu par sa lettre ; car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff, votre père, est un homme sensé ; il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ÉLIANTE.

Moi-même, j'ai lieu de n'être pas contente du marquis ; son indiscrétion et son étourderie...

FINETTE, *l'interrompant.*

Bon, bon ! il faut lui passer quelque chose, en faveur de la jeunesse et des graces... (*voyant paroître milord Houzey.*) Mais voici milord Houzey, votre frère : c'est du fruit nouveau.

SCÈNE VI.

LE LORD HOUZEY, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, à Éliante.

Eh ! bonjour, ma petite sœur.

ÉLIANTE.

Bonjour, mon frère. Tu te rends bien rare depuis quelque temps.

LE LORD HOUZEY.

Que veux-tu ? tu as changé de quartier, et je ne sais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure. D'ailleurs, depuis que je ne t'ai vue, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, et j'ai fait connoissance avec un jeune seigneur français, qu'on appelle le marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux !... Tiens, moi qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de beau à Londres, je ne suis qu'un maussade auprès de lui, et je ne compte savoir vivre que du jour que je le connois. Ah ! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, et

que je me suis façonné avec lui en quatre jours de temps ! Cela n'est pas concevable , et tu dois me trouver bien changé.

ÉLIANTE.

Cela est vrai ; je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE, *au lord Houzey.*

Allez , ne la croyez pas ; je ne vous ai jamais vu si gentil.

LE LORD HOUZEY, *à Éliante.*

J'étois sot , timide , embarrassé , quand je me trouvois avec des dames. Je ne savois que leur dire ; mais , à présent , ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes , tu serois étonnée , ma petite sœur. Je suis sémillant , je badine , je folâtre , je papillonne , je voltige de l'une à l'autre , je les amuse toutes. Je paroïs poli , respectueux en public ; mais je suis hardi , entreprenant tête à tête ; rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance.

ÉLIANTE.

Tu te gâtes , mon frère , et tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne messied point à un jeune homme , et rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

LE LORD HOUZEY, à *Éliante*.

Finette a raison. C'est elle qui m'a donné la première leçon de politesse : je ne l'oublierai pas. (*Finette montre de l'embarras.*) Elle est modeste, mes louanges la font rougir. Ma foi ! vivent les femmes, elles sont l'ame de tous les plaisirs ! Par exemple, à table, rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglais, nous n'entendons pas nos intérêts quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, et nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joie. Il n'est que les Français pour faire agréablement la débauche. J'ai fait avant-hier, avec le marquis, le plus délicieux souper, au Lion rouge ; le tout accommodé par un cuisinier français, et servi à petits plats, mais délicats. Nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais tant eu de plaisir en ma vie. Que d'esprit ! que d'enjouement ! que de volupté ! que nous fîmes... que nous dîmes de jolies choses ! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frère !

ÉLIANTE.

Le marquis français est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

LE LORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas malaisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même hôtel. Je lui ai déjà parlé de toi, sans te nommer pourtant... Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela : il faut que tu sois des nôtres, et Finette aussi.

FINETTE, *faisant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, monsieur.

ÉLIANTE.

Je le veux bien, mais à condition que mon père, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

LE LORD HOUZEY, *surpris.*

Mon père arrive aujourd'hui?

ÉLIANTE.

Oui, aujourd'hui même ; et vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

LE LORD HOUZEY.

Il vient bien mal-à-propos... Que ces pères sont incommodes ! Voilà notre partie dérangée... Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, et déprier nos gens. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frère se forme, madame.

ÉLIANTE.

Il se gâte plutôt, et le voilà enrôlé dans la coterie de nos beaux d'Angleterre; engeance ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos petits-mâîtres de France sans en avoir les graces... (*voyant paroître Jacques Rosbif.*) Mais quelqu'un vient... Ah! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, madame... Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la française.

(*Éliante rentre dans son appartement.*)

SCÈNE VIII.

JACQUES ROSBIF; FINETTE, *faisant plusieurs révérences à Jacques Rosbif.*

ROSBIF.

Finissez, avec toutes vos révérences, qui ne mènent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil et si honnête à l'égard des autres, qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où est Éliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous son prétendu? Ah! ah! ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais votre

figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente, avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, monsieur...

ROSBIF, *l'interrompant*.

Je m'appelle Jacques Rosbif, et non pas monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles : il y a tant de faquins qui le portent...

FINETTE, *l'interrompant à son tour*.

Eh bien ! Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif il y a, regardez-vous dans votre miroir, et rendez-vous justice. Il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis pour être présenté à la fille d'un lord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune marquis de chez moi, qui loge dans cet hôtel. C'est là ce qui s'appelle un joli homme ! et si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes seigneurs de la cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de marquis de Polinville ? Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait assez ridicule.

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un Français, et sur-tout d'un Français homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité? Je me moque d'une noblesse imaginaire. Les vrais gentilshommes, ce sont les honnêtes gens; il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est là le discours d'un marchand, qui voudroit trancher du philosophe... (*voyant paroître le marquis.*) Mais je vois entrer monsieur le marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au marquis, en lui montrant Rosbif.*

Monsieur le marquis, voilà un homme que je vous donne à décrasser : il en a grand besoin ; je vous le recommande. Son nom est Jacques Rosbif, ne l'oubliez pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle a raison ; cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe, faisons-lui politesse ; ne nous démentons point... (*à Rosbif, qu'il voit le regarder attentivement.*) Monsieur, peut-on vous demander qu'est-ce qui me procure, de votre part, l'honneur d'une attention si particulière ?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais, encore, ne puis-je savoir à quoi je vous suis bon ?

ROSBIF.

A me dire, au vrai, si vous êtes le marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir, pour vous voir plus à mon aise.

(*Il se met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton flegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment! Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense? vous tirez sur moi. Tant mieux, morbleu! tant mieux! J'aime les gens qui montrent de l'esprit, et même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi... (*lui présentant la main.*) Touchez là; c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais, prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis. J'en ai désarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice: ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards... Bz! pif! paf! pouf! Un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi! vous avez déjà peur, vous avez perdu la parole? Allons, du cœur, défendez-vous, ripostez donc. Je n'aime pas la gloire aisée. Vous débutez par un coup de feu, et vous en demeurez là... Vous ne répondez rien?... Là, avouez du moins votre défaite...

Hein? plaît-il ?... J'enrage ! pas le mot !... Holà ! eh ! Jacques Rosbif, vous dormez, réveillez-vous. (*à part.*) Oh ! parbleu ! voilà un animal bien taciturne. Je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple et faire une conversation à l'anglaise.

(*Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regardant longtemps, sans rien dire ; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre how do you, qu'il lui adresse en le saluant.*)

Si quelqu'un s'avisait d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé... (*à Rosbif.*) C'est donc là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire ? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable et qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites ? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre, au moins !

ROSBIF, *se levant brusquement.*

Il n'ennuieroit pas le public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaises, et se retirer que d'en écouter... Adieu... Je vous ai donné le temps de déployer toute votre impertinence, et j'ai voulu

voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien : vous êtes un fort joli bouffon, et vous valez bien trois schellings. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS.

J'apprendrois à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.

SCÈNE XII.

ÉLIANTE, FINETTE, LE MARQUIS.

FINETTE, *au marquis.*

Eh bien ! monsieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Va te promener. Tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carrosse, l'animal le plus sot...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithètes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui votre époux, madame ? Ah ! si je l'avois su, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, et ce personnage-là...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je ne badine point du tout. Mon père vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Eh! vous y consentirez?

ÉLIANTE.

Jen'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable; mais votre indiscretion et vos airs éventés...

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! ne querellons point, nous n'en avons pas le temps; ne songeons qu'à bien nous entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, madame, par tout oublier.

ÉLIANTE.

Soit. Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci; mais ce sera la dernière, et à condition qu'il sera plus discret et plus retenu à l'avenir. (*au marquis.*) Mon père arrive incessamment; ainsi, monsieur, modérez cette vivacité française quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs et fort peu de manières.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ÉLIANTE.

Fort bien ! En me disant que vous screz le plus simple , le plus uni de tous les hommes , vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête , vous gesticulez , vous parlez d'un ton et d'un air...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh ! madame , voulez-vous que monsieur le marquis ait l'air d'un Caton à son âge ?

LE MARQUIS.

Non ; elle veut que j'aie l'air de monsieur Jacques Rosbif , son prétendu.

ÉLIANTE.

Monsieur , je veux que vous ayez l'air raisonnable , et que vous preniez monsieur le baron pour modèle.

LE MARQUIS.

Moi , je ne copie personne , madame ; je me pique d'être original.

ÉLIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air et de conduite , et sur-tout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu , je vous laisse , Finette et moi nous allons au-devant de mon père.

(*Éliante sort avec Finette.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS.

Elle me parle du Lion rouge ! Qui diantre a pu l'informer du souper que j'y ai fait ? Je suis encore prié pour ce soir. (*voyant paroître le lord Houzey.*) Mais voici le petit lord Houzey : c'est justement notre Amphitryon ; je vais me dégager.

SCÈNE XIV.

LE LORD HOUZEY, LE MARQUIS.

LE LORD HOUZEY.

Monsieur le marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir ; mon père arrive aujourd'hui, et je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre fois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-temps, mon cher milord ; car aussi bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

LE LORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au désespoir ! Je compte pour perdus tous les moments que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont

autant de leçons pour moi. Plus je vous vois, et plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglais.

LE LORD HOUZEY.

Enseignez-moi, de grace, comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sais quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper. Vos discours, vos façons, vous distinguent déjà de vos compatriotes. Vous savez vivre, vous sentez votre bien, et vous avez l'air français.

LE LORD HOUZEY.

J'ai l'air français? Ah! monsieur, vous ne pouvez rien me dire dont je sois plus flatté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, milord, vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des graces; ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'achève.

LE LORD HOUZEY.

Eh! en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, et qu'il faut saisir ; en des bagatelles qui font les agréments : un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix ; la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la cour de France. (*Le lord Houzey place son chapeau de la même manière que le marquis.*) Oui, comme cela.

LE LORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas. J'aime les airs, les manières, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, monsieur ; allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manières, et les manières des façons. On a des manières, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manières... Écoutez ceci, c'est la quintessence du savoir-vivre... Un homme du monde a des manières, par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a

pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire et de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle ? il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là ; dit une douceur à la mère, regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir ? la façon dont il le fait est cent fois au-dessus du plaisir même. Par exemple, s'il sait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manières, cette dernière est la plus belle, mais, par malheur, c'est la moins usitée. Vous refuse-t-il quelque chose, ce qui est plus ordinaire ? il assaisonne ce refus de paroles si douces et de tant de politesses que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme ? il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre ; et voilà ce qu'on appelle un homme qui sait vivre, un homme qui a des manières.

LE LORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître, monsieur le marquis. Et les façons ?

LE MARQUIS.

Un provincial fait des façons, par une politesse

mal entendue, par une ignorance des usages, et faute de connoître la cour et la ville. Complimenteur éternel, il vous assommara de sa civilité maussade; il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime, et sera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi, souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

LE LORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE XV.

LE LORD CRAFF, LE MARQUIS,
LE LORD HOUZEY.

LE LORD CRAFF, *à part, dans le fond du théâtre, sans voir d'abord le lord Houzey et le marquis.*

Je cherche par-tout mon fils... (*apercevant le lord Houzey et le marquis.*) Mais le voilà apparemment avec ce marquis français... Asseyons-nous un peu pour écouter leur conversation. (*Il s'assied dans le fond du théâtre.*)

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Et les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs... (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond), un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa propre personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention... Est-il à la promenade?... (*Il se promène en traversant le théâtre; le lord Houzey passe de l'autre côté en l'imitant.*) Il marche fièrement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui : « Rangez-vous, messieurs. « Regardez-moi passer. N'ai-je pas bon air? Ne « suis-je pas fait au tour?... Et vous, mesdames « les friponnes, qui me parcourez des yeux en « souriant, vous voudriez me posséder, vous voudriez me posséder !... » Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance? il affecte une politesse de seigneur; il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit : « Allez; bonjour, monsieur. Je me souviens de vous : je vous protège. » Entre-t-il quelque part? il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tape du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec son jabot, et se caresse le menton de l'autre; il s'en conte à lui-même, et semble se parler ainsi :

« En vérité, je suis un fripon bien aimable, et
« voilà un visage qui donne sûrement de la ta-
« blature à la dame du logis ! » Va-t-il voir une
bourgeoise ? « Eh ! bonjour, ma petite Fanchon-
« nette. Comment te portes-tu ? Te voilà jolie
« comme un petit ange. Çà, vite qu'on vienne
« s'asseoir auprès de moi, qu'on me baise, qu'on
« me caresse, qu'on ôte ce gant, que je voie ce
« bras, que je le mange, que je le croque. Tu dé-
« tournes la tête, tu recules, tu rougis ? Eh ! fi
« donc, ma pauvre enfant ! tu ne sais pas vivre.
« Est-ce qu'on refuse quelque chose à un homme
« comme moi ? Est-ce qu'on se fait prier ? Est-ce
« qu'on a de la pudeur dans le monde ? »

LE LORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis là paroît fat à bien des gens ; mais cela est nécessaire. Il faut s'afficher soi-même, il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prizez vous-même ; et de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie : elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant.

C'est l'effronterie, morbleu ! c'est l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

LE LORD HOUZEY.

A présent que je sais ce que c'est que les airs, ah ! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner !

LE LORD CRAFF, *à part*.

Mon fils est dans de très belles dispositions, et voilà un fort bel entretien.

LE LORD HOUZEY, *au marquis*.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance et de bonne opinion de soi-même ; un heureux penchant à la raillerie et à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, et même pour le libertinage ; un amour extrême pour le changement et la coquetterie.

LE LORD HOUZEY.

Oh ! grace au ciel ! je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais, par-dessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, sans quoi les autres qualités deviennent inutiles ; de la liberté,

du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légèreté dans tout ce que vous faites. Choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer ; et, s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarrassez point du bon sens, pourvu que vous fassiez voir de l'esprit : l'on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

LE LORD GRAFF, *à part.*

Quelle impertinence !

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Il me paroît, monsieur le marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles ?

LE LORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, et le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : rien n'orne mieux un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en temps et lieu.

LE LORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien ;

sur-tout, je jure fort joliment, et personne ne prononce mieux que moi un *ventrebleu!* un *le diable m'emporte!* un *la peste m'étouffe!*

LE LORD CRAFF, *à part.*

Ah! le petit fripon!

LE MARQUIS, *au lord Houzey.*

Eh! fi donc, monsieur! ce sont des serments usés, qui traînent par-tout. Il faut des serments plus distingués, des serments tout neufs. Je vous ferai présent, la première fois, d'un recueil d'imprécations et de serments, nouvellement inventés par un capitaine de dragons, revus par un officier de marine, et augmentés par un abbé gascon, qui avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon livre, et qui vous instruira.

LE LORD CRAFF, *à part, et se levant brusquement.*

C'est trop de patience; je n'y puis plus tenir.

LE LORD HOUZEY, *à part.*

Ah! j'aperçois mon père... Je ne le croyois pas si près.

LE LORD CRAFF, *au marquis, avec ironie.*

Vous voulez bien, monsieur le marquis, que je vous remercie des bonnes et solides instructions que vous donnez là à mon fils?... (*au lord Houzey, d'un ton sec.*) Pour vous, monsieur, je

suis bien aise de voir comme vous employez votre temps.

LE LORD HOUZEY, *avec embarras.*

Monsieur le marquis... a la bonté... de me former le goût.

LE MARQUIS, *au lord Craff.*

Oui, oui, monsieur, je lui apprends des choses dont vous ne feriez pas mal de profiter vous-même.

LE LORD CRAFF, *au lord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(*Le lord Houzey sort.*)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, LE LORD CRAFF.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je vous défie de lui donner, dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart d'heure de temps.

LE LORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit, et en quoi vous le faites consister.

LE MARQUIS.

L'esprit est à l'égard de l'ame ce que les ma-

nières sont à l'égard du corps : il en fait la gentillesse et l'agrément ; et je le fais consister à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

LE LORD CRAFF.

Si c'est là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici : nous nous piquons même de n'en pas avoir ; mais, si vous entendez par l'esprit le bon sens...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, et qui est de tous les pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France : c'est, pour ainsi dire, son terroir, et nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matières ; il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable, et, pour tout dire, un Français. Le bon sens, au contraire, s'appesantit sur les matières, en croyant les approfondir ; il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fléau des

compagnies, un moraliseur, un rêve creux, en un mot... (*Il hésite.*)

LE LORD CRAFF.

Un Anglais, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus.

LE LORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglais est un homme de bon sens, qui n'a pas d'esprit?

LE MARQUIS.

Fort bien!

LE LORD CRAFF.

Et qu'un Français est un homme d'esprit, qui n'a pas le sens commun?

LE MARQUIS.

A merveille!

LE LORD CRAFF.

Toute la nation française vous doit un remerciement pour une si belle définition. Mais, puisque vous renoncez au bon sens, savez-vous bien, monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, monsieur, vous vous moquez des gens!

Pouvez-vous me refuser ce que je possède, et que vous n'avez pas?

LE LORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister? Voilà un mot qui sent furieusement l'école.

LE LORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un savant; et je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon sens orné, qu'ainsi...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! vous m'allez pousser un argument?

LE LORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même.

LE LORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous soyez, je vous convaincrai par la force de mon raisonnement...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en regardant sa bague.*

Vous avez là un diamant qui me paroît beau, et merveilleusement bien monté.

LE LORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'esprit qu'un rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on agite une question sérieuse !

LE MARQUIS.

Eh ! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est une manière adroite dont je me sers pour vous avertir poliment de finir une dissertation qui me fatigue ?

LE LORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens vous soit à charge, et qu'il n'y ait que la bagatelle...

LE MARQUIS, *l'interrompant en chantant.*

Sans l'Amour et sans ses charmes
Tout languit dans l'univers...

LE LORD CRAFF, *l'interrompant à son tour.*

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer ; et je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un calotin.

LE MARQUIS.

Alte-là, monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre ; mais, quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement des injures, voici notre réplique. (*Il tire son épée.*)

SCÈNE XVII.

LE BARON, LE LORD CRAFF, LE
MARQUIS.

LE BARON, *au marquis, en saisissant son épée.*

Arrête, marquis ; apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment ! morbleu ! on m'ennuiera, et je ne pourrai pas le témoigner ? Ensuite on m'outragera, et il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance ? Ah ! j'en aurai raison, fût-ce de toute la ville.

LE LORD CRAFF, *à part.*

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colère.

LE BARON, *au marquis.*

Modère ce transport : tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors, car, si je demeurois plus long-temps, je ne serois pas mon maître... (*au lord Craff.*)
Adieu, mons de l'Angleterre ; si vous avez du cœur, nous nous verrons hors de la ville. (*Il sort en chantant.*)

SCÈNE XVIII.

LE LORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON.

Je vous fais réparation pour lui, monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays pour la première fois, et qui croit que toutes les mœurs doivent être françaises.

LE LORD CRAFF.

En vérité, monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient?

LE LORD CRAFF.

Vous êtes français, et vous êtes raisonnable?

LE BARON.

Eh! monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme tel que vous me paraissez être, et décider de toute une nation sur un étourdi, comme celui que vous venez de voir? Croyez-moi, monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs; et s'il se trouve parmi nous des impertinents, nous les regardons du même œil que vous, et nous sommes les premiers à connoître et à jouer

leurs ridicules. D'ailleurs c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, et rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

LE LORD CRAFF.

Oui, monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse et d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime; vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse, et que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglais, et d'un Anglais de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

LE LORD CRAFF.

Adieu, monsieur, je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

LE BARON.

C'est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres, sans se connoître. Quelque raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.

SCÈNE XX.

FINETTE, LE BARON.

FINETTE.

Ah ! monsieur, savez-vous à qui vous venez de parler là ?

LE BARON.

A un très galant homme ; c'est tout ce que j'en sais.

FINETTE.

C'est au père de ma maîtresse.

LE BARON.

Au père d'Éliante ? L'aventure est heureuse pour moi !

FINETTE.

Elle ne l'est guère pour monsieur le marquis...
(*voyant paroître Éliante.*) Voilà madame.

SCÈNE XXI.

ÉLIANTE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, à *Éliante*.

Eh bien ! madame, êtes-vous déterminée ?

ÉLIANTE.

Oui, à suivre, en tout, les volontés de mon père. Ainsi, monsieur, si vous voulez m'obtenir, c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame, j'y vole. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Que faites-vous, madame ?

ÉLIANTE.

Ce que je dois faire. Après ce que je viens d'apprendre du marquis, si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon père. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, et me donne pour le marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCÈNE XXIII.

LE LORD CRAFF, LE BARON, JACQUES
ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD CRAFF, *au baron et à Rosbif, sans
voir d'abord Éliante et Finette.*

Messieurs, je ne puis vous répondre qu'en
présence de ma fille... (*apercevant Éliante et
Finette.*) Mais la voici.

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY, LE
LORD CRAFF, ÉLIANTE, LE BARON,
ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff, en tenant le
marquis par la main, et en le lui présentant.*

Mon père, voilà monsieur le marquis, qui est
au désespoir de ce qui s'est passé. Il est naturel-
lement si poli...

LE LORD CRAFF, *l'interrompant.*

Taisez-vous, petit coquin ! Vous avez vous-
même besoin que quelqu'un parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous
connoître.

LE LORD CRAFF.

Il suffit, monsieur ; j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter...

ÉLIANTE, *l'interrompant*.

Non, mon père ; décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *bas*.

Vous risquez de me perdre ; vous vous en repentirez, madame.

LE LORD CRAFF, *à Éliante*.

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, et qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous et de moi. (*au marquis.*) Monsieur le marquis, vous êtes un fort joli cavalier...

LE MARQUIS, *l'interrompant*.

Je le sais bien, monsieur.

LE LORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, et c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage. (*à Rosbif.*) Pour vous, monsieur, vous avez un fonds de raison admirable ; mais vous négligez trop la politesse, et elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en

ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux époux... Vous ne trouverez donc pas mauvais, messieurs, que je préfère monsieur le baron, qui réunit l'un et l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON.

C'est vous, monsieur, qui faites le mien. Mais il ne peut être parfait, si le cœur de madame n'est d'accord avec vos bontés.

ÉLIANTE.

N'en doutez point, monsieur, puisque mon père me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, madame. Vous êtes plus punie que moi : vous m'aimez, et je pars. (*Il sort.*)

SCÈNE XXV.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE LORD
HOUEY, LE BARON, JACQUES ROSBIF,
FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff.*

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVI.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE BARON,
JACQUES ROSBIF, FINETTE.

ROSBIF, *au lord Craff.*

Adieu. Je vous pardonne de m'avoir refusé.
(*montrant le baron.*) Ce Français-là mérite d'être
Anglais; vous ne pouviez pas mieux choisir. (*Il
sort.*)

SCÈNE XXVII.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE BARON,
FINETTE.

LE BARON, *au lord Craff.*

Vous venez, monsieur, de me convaincre que
rien n'est au-dessus d'un Anglais poli.

LE LORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, monsieur, que
rien n'approche d'un Français raisonnable.

FIN DU FRANÇAIS A LONDRES.

LES
DEHORS TROMPEURS,
OU
L'HOMME DU JOUR,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée , pour la première fois , le 18 février
1740.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant de Lucile.

M. DE FORLIS, ami du baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au baron.

CÉLIANTE, sœur du baron.

LA COMTESSE.

LISETTE, suivante de Céliante.

CHAMPAGNE, valet du marquis.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

LES
DEHORS TROMPEURS,
OU
L'HOMME DU JOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée !

CÉLIANTE.

Et, pourquoi donc, Lisette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut désertier la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort, si le baron le chasse.

L I S E T T E.

Non ; un discours très sage a causé sa disgrâce :
C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.

Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :

« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime ,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
« Pour couronner vos feux, et vous faire son gendre. »

A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer ; il est mis à la porte.

Moi, je veux, par pitié, parler eu sa faveur,
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur ;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.

Mou oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

C É L I A N T E.

Un tel rapport m'étonne.

L I S E T T E.

Il est pourtant fidèle.

Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

C É L I A N T E.

Mais mon frère est si doux.

L I S E T T E.

Oui, rien n'est plus aimable :

Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison.
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison :
Cet homme, qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

C É L I A N T E.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

L I S E T T E.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

C É L I A N T E.

Tu dois...

L I S E T T E.

Pour l'épargner je suis trop en colère.

Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère :
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.

En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
 Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté :
 Mais depuis que l'hymen entre eux est arrêté,
 Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
 Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
 Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
 D'un mari, par avance, il fait voir la froideur ;
 Et, comme il manque au père, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
 L'usage le permet, l'amitié l'en dispense ;
 Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
 Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parents !
 Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;
 Et, depuis quelque temps, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
 Et la simplicité forme son caractère.
 L'air du couvent, d'ailleurs, rend souvent sotte.

L I S E T T E.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire;
Et pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Son souris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite, et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la comtesse.

C É L I A N T E.

Elle est d'un âge à rassurer.

L I S E T T E.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

C É L I A N T E.

Elle est folle à l'excès.

L I S E T T E.

On plaît par la folie.

C É L I A N T E.

Il faut du sérieux.

L I S E T T E.

Par malheur il ennuie.

La comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère, entre nous, goûte fort cette veuve,

Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.

Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie :
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien ;
Il paroît les serrer, et ne tient presque à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître ;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage, et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié :
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh ! quoi que vous disiez, il a son beau côté ;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCÈNE II.

CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le baron avec empressement ;
J'ai même à lui parler très sérieusement :
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame.

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous ;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, à *Lisette*.

Vite, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas*, au marquis.

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, à *la comtesse*.

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'appivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.

Dans votre appartement, quoi, toujours retirée !

Jeune et formée en tout pour être désirée,

Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?

Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher.

Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,

Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.

Se tenir constamment recluse comme vous,

C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,

Ma raison est trop foible, et mon cœur trop timide.

Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois ;

Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle, et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir et de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir sur-tout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Moi, très scandalisée.

(*à Céliante.*)

Mais il faut donc par goût que vous aimiez l'ennui?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux!

CÉLIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante!

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS,
LISETTE.

LA COMTESSE, à *Lisette*.

Le baron viendra-t-il? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que madame l'attend.

LA COMTESSE

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il du baron que ce soit là la sœur?
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant!

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;
Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O ciel! Puis-je le croire?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avoit point paru.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au baron.*

Ah! baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable;
Un marquis de vingt ans, prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer, et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.

Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur,
Mais je suis chez le duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Par-tout on le souhaite, et chacun se l'arrache.
Je vous l'ai dit, marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.

Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi je l'exige de vous.

LE BARON, *à la comtesse.*

Vous l'exigez?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent

Vous parler sur un point tout-à-fait important.

Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est là la cause?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais....

LA COMTESSE.

Mais...?

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Taut pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage :
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, baron, il n'est pas fait pour vous :
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Être couru, fêté par-tout où vous allez ,
Être aimable, amusant, et ne songer qu'à plaire ,
Voilà votre état propre, et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien ;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien :
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère ,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire :
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié ;
Il est toujours liant, et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non ; je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable :
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur-tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison ! Juste ciel ! Quel langage !

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au marquis d'oser me la citer ;
Mais vous et moi , monsieur , devons-nous l'écouter ?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison , chimère !

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi , je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé , madame , elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe ;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux ,
Épure les vertus , corrige les défauts ;
Est de tous les états comme de tous les âges ,
Et nous rend à-la-fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi , je soutiens qu'elle est elle-même un abus ,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus ;
Étouffe l'enjouement , forme les sots scrupules ,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules ;
De l'ame qui s'élève arrête les progrès ;

s'ait les hommes communs, ou les pédants parfaits ;
Raison qui ne l'est pas , que l'esprit vrai méprise ,
Qu'on appelle bon sens , et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs :
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La comtesse a beau dire , elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison , moi ?

LE BARON

La chose est certaine ;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre , à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie ;
Qui met sa grande étude à badiner de tout ,
Est mère de la joie et source du bon goût ;
Au milieu du grand monde établit sa puissance ,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science ,
Prend un essor hardi , sans blesser les égards ,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts ;
Brave les préjugés et les erreurs grossières ,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières ,
Échauffe le génie , excite les talents ,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillants ;
Et , se moquant des sots , dont l'univers abonde ,

Fait le vrai philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable baron !
 Vous venez pour le coup de trouver la raison ;
 Et j'y crois à présent , puisqu'elle est embellie
 De tous les agréments de l'aimable folie.
 Le marquis à ses lois ne se soumettra pas ;
 A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même ;
 Je cède , comme vous , à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés ;
 Il accorde d'un mot les partis opposés.
 Quel liant dans l'esprit et dans le caractère !...
 Adieu... J'ai ce matin des visites à faire.
 A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
 Vous , baron , renoncez à l'hymen dangereux :
 Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
 La raison , qu'aujourd'hui vous me faites connoître ,
 Vous parle par ma bouche et vous fait une loi
 De vivre indépendant et libre comme moi.
 Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
 Prenons la pointe seule et la superficie.
 Le chagrin est au fond , craignons d'y pénétrer.
 Pour goûter le plaisir , ne faisons qu'effleurer.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur ; il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus ,
La façon d'obliger que je mets au-dessus ,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive ,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grace, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentiments que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instants chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.

Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance ,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la comtesse il vient de se cacher ;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage ,
Et sa première vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère ,
Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis présentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez ; doucement.

Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire ,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
Détrompez-vous, marquis ; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, et gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon ame est éprise ,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise.
Je ne sais de quel nom je le dois appeler :
C'est un être qui sait à peine articuler ;
Triste sans sentiment, rêveuse sans idée ,
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur ,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son ame n'est émue ,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Nou, il n'est pas possible, et j'y dois renoncer :
 Après d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme ;
 Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.
 Trompé par le desir, mon amour espéroit
 Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
 Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
 Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son père ;
 Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins.
 Mais, inutile peine ! elle en avance moins ;
 Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître.
 Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître :
 Elle montrait alors un peu plus d'enjouement,
 De petites lueurs perçoient même souvent ;
 Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
 Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
 A peine maintenant puis-je en tirer deux mots ,
 Un non, un oui, placés encor mal à propos.
 A sa stupidité chaque moment ajoute :
 Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.
 Jugez présentement si mon bonheur est pur,
 Et de mes sentiments si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
 Pour cet objet fatal je passe tour à tour,

Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.
 Je la trouve imbécile, et je la vois charmante.
 Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchanté.
 Pour nous unir son père arrive incessamment :
 Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
 Quel bien de posséder une amante si belle !
 Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
 Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien ,
 Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien ;
 Pour un homme qui pense, et né sur-tout sensible,
 Quel supplice, marquis, et quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais, quoiqu'il soit fâcheux ,
 Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas ; mon malheur est extrême.
 Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, marquis ?

LE MARQUIS.

Moi, baron ; et pour vous consoler,
 Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
 Apprenez un secret ignoré de tout autre :
 Ma confiance est juste, et doit payer la vôtre.
 Notre choix a d'abord de la conformité.
 J'adore, comme vous, une jeune beauté,
 Que j'ai vue au couvent, dont la grace ingénue
 Frappe au premier abord, intéresse et remue.

Le doux son de sa voix et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, baron, n'a que les seuls dehors :
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit et tiennent leur promesse ;
Elle parle fort peu , mais pense infiniment :
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment ;
Il s'attache , il est fait exprès pour la tendresse,
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui , je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux , et je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez , mon histoire encor n'est pas finie ;
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal ,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue ;
Je ne sais , qui plus est , ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement ,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement ;
Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour ; je suis parti de Londres ;
Et mes feux empressés , d'abord , en arrivant ,
M'ont fait , pour la revoir , voler à son couvent.

Vain espoir ! on m'a dit qu'elle en étoit sortie :
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour ;
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur ?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine !
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non : je n'espère plus d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne ;
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez, c'est un bien qui console ;
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit.
Plus l'objet est parfait, et plus sa perte aigrit :
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidents mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble.
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presque autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Parle, as-tu rien appris, Champagne? Instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu sais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement :
Sachez qu'on la marie , et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel ! me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je suis sincère .
Pour conclure , monsieur , on n'attend que son père.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans , à monsieur le baron.

LE MARQUIS.

Au baron ?

CHAMPAGNE.

A lui-même , et la chose est très sûre.

LE MARQUIS.

Grand dieu ! La singulière et fatale aventure !
Mais elle n'est pas vraie , on vient de t'abuser :
La personne qu'il aime , et qu'il doit épouser ,
Est brillante d'attraits , mais d'esprit dépourvue ;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue :
Et celle que j'adore est accomplie en tout ,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle ,
S'il vous l'a peinte sotte , ou bien spirituelle :
Mais je suis bien instruit , et par mes propres yeux ,
Que celle qu'il épouse , et qui loge en ces lieux ,
Est justement la même , à qui votre émissaire

A porté vingt billets, gage d'un feu sincère.
C'est la fille, en un mot, de monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire ;
Mon esprit à présent débrouille le mystère.

Le baron, pour bêtise et pour stupidité,
Aura pris son air simple et sa timidité :
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte ;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son ame
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le baron, et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis, c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret ;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur, quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour ;

Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
 Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
 Y met encor le comble, et le rend plus affreux !
 Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
 Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure;
 J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
 Où je devois apprendre un secret si cruel.
 Pour moi sa découverte est un arrêt mortel.
 Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
 Et du baron du moins j'aurois la confiance.
 Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
 Hélas ! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
 Quel état violent ! O ciel ! que dois-je faire ?
 Dois-je fuir ou rester, m'expliquer ou me taire ?
 Que dirai-je au baron ? Pourrai-je l'aborder ?
 Ah ! d'avance, mon cœur se sent intimider ;
 Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
 Mon trouble.. Juste Dieu ! je le vois qui s'avance.
 (*Champagne sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'étois impatient déjà de vous revoir.
 Eh bien ! n'avez-vous rien à me faire savoir ?
 Répondez-moi, marquis. Vous évitez ma vue ;
 Je vois sur votre front la douleur répandue.
 Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air

M'assurent du contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non : arrêtez, marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin ;
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, baron, de vous le découvrir :

Et laissez-moi...

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit !

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.

Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante ?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché ;
Je voudrois que son sort me fût encor caché :
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte.
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plus tôt la marie :
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrâce présente :
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante,
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son père a fait choix ?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place :
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, marquis, sur ce point je serois sans pitié :
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferois pas grace à mon propre père.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité ;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime ;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais, à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son père
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Les remords que je sens...

LE BARON.

Les remords ? Pure enfance !
Ayez pour mes conseils plus de docilité,

Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité ;

Car son hymen , vous dis-je , est près de se conclure ;
Demain , ce soir peut-être ; et ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis.

Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière ?

LE BARON.

En voyant cette belle , en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand !

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.

Si vos pareils avoient cette délicatesse ,

Et marquoient tant d'égards pour messieurs les maris ,

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.

Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;

Il vous feroit , marquis , un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi , c'est sur le ton badin ;

Je forme et je veux suivre un plus juste dessein .

A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte ,

Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-temps,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instants,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le; c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très fort, et je fais plus;

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.

Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre ;
 Et, portant à son cœur le coup le plus mortel ,
 Par un aveu choquant autant qu'il est cruel ,
 Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse ,
 Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse !
 Si quelqu'un s'avisait de m'en faire un égal ,
 Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche , et changent ma pensée ;
 Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée ,
 Va suivre le parti que vous lui proposez :
 Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez ,
 Que vous êtes , monsieur, garant de ma conduite ,
 Que vous deviendrez seul coupable de la suite ;
 Et que , si trop avant je me laisse entraîner ,
 C'est vous , et non pas moi , qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose ;
 Sur ma parole , osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc , et j'ose.

/

LE BARON.

Avant que vous sortiez , je serois curieux
 Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble ! En la voyant, j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au baron.*

Je cherchois votre sœur...

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,

Et faites politesse à monsieur le marquis.

Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis :

Quoi ! vous voilà déjà toute déconcertée ?

Vous changez de couleur ? vous êtes empruntée ?

Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi

Faut-il être étonnée ?

LUCILE.

Et monsieur l'est aussi.

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle

Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs ? Où, marquis ?

LE MARQUIS.

Au couvent,

Precisément au meme où j'allois voir souvent,

Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.

La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
 L'estime et l'amitié les lioient de si près,
 Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais;
 C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
 A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part, au marquis.*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là !
 Auprès de son amie elle vous servira.
 Elle est simple à l'excès ; mais on peut la conduire :
 Sait-elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire.
 J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
 Et comme ma maîtresse elle connoît mon cœur

LE BARON.

Tant mieux, j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
 Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non ; je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
 Quels sont les sentiments de l'objet qui me touche.
 Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous ;
 Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
 Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles.
Ses parents, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! quel oui funeste ! et qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Rassurez-vous, je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, à Lucile.

L'approuve-t-elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON, au marquis.

Pour vous l'heureux présage !

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent ?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle ?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle ?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours ! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :
Mal et bien , rien , beaucoup. La singulière fille !
Tenez , s'il est possible , un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.

(à *Lucile*.)

Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui , votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi qui connois son cœur , je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! La voilà qui vient de préférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, à *part*.

A peine suis-je maître

De mes sens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être .

Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS, à *Lucile*.

Non; c'est moi qui vais sortir.

(à part)

Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, au marquis.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu : songez bien, je vous prie,

Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,

Et que je suis perdu, si je n'ai son appui.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!

Vous paroissez toujours interdite et tremblante :

Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien

Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;

Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,

C'est par monosyllabe et sans aucune suite.

Répondez. Est-ce gêne? est-ce obstination?

Est-ce peu de lumière? est-ce distraction?

Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh ! Sur le pied d'éloge

Prenez-vous mon discours ?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là ?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce *je crois* est bête !

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et n'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible ?

LUCILE.

Oui vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant !

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh ! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons, son entretien me tue.

(*haut.*)

Laissons, mademoiselle, un discours superflu.

Il faut que le marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru ?

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois ; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très grand mariage,
Où tout en même temps se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend. Ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidèle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a,
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite, sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame,
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question, point de ménagement.

LUCILE, *riant*.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très expressément...

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?

C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire ;

Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part*.

Ces imbéciles-là, gauches en toutes choses,

Ou ne vous disent mot, ou ricanent sans causes.

(*à Lucile.*)

Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis ;

Disposez votre amie en faveur du marquis.

Ce que j'attends de vous veut de la diligence.

Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant,

Et digne d'interrompre un discours important.

SCÈNE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, à *Lucile*.

Représentez sur-tout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du marquis est sincère et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu, je ne saurois assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, monsieur ; je me retire.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur est charmante !

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit ;

Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe ,
Pour vous dire , ma sœur , que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi ; je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez-vous faire ?
Ma sincère amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins ,
Et pour notre repos aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable ! Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables ,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :
Je louerai votre esprit , votre air , votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante , pour vous je viens de me contraindre ;

Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre ?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis !

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le debut est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art ;
A vos civilités le monde entier a part,
Parcequ'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte :
Mais mon frère chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique :
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, et change de vernis.
Tout craint dans sa maison et tout fuit sa rencontre ;
Le courtisan s'éclipse, et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur !

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez :
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue ;

Profitez-en , ou bien , si l'erreur continue ,
Des vôtres redoutez le funeste abandon ;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison ,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole ,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCÈNE VII.

LE BARON.

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces espèces-là , dont je suis entouré.
Mais sortons ; il est temps de faire ma tournée ,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la marquise et chez le commandeur ;
Voyons la présidente , et puis mon rapporteur.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur , je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre ,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au duc ont-ils porté ma lettre ?

L I S E T T E.

Je pense que La Fleur est sorti pour cela.

L E B A R O N.

Je pense est merveilleux, et ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

L I S E T T E.

Mais monsieur de Forlis...

L E B A R O N.

Quoi ! monsieur de Forlis ?

L I S E T T E.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

L E B A R O N.

— Je vous suis redevable
De venir m'avertir : le terme est admirable !

L I S E T T E.

(à part.) (haut.)

Quel homme ! Mais, monsieur...

L E B A R O N.

Allez, parlez plus bas.
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(Lisette rentre.)

SCÈNE IX.

L E B A R O N.

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure.
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure ;

C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment.
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

Votre santé, monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,

Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !
Je suis très éloigné du cérémonial :
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis :
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive ?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable.
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'est une corvée, il la faut essayer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Éclabousser vingt fois la pauvre infanterie

Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;
 De toilette en toilette aller faire sa cour,
 Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
 Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
 Et lier pour le soir une partie aimable;
 Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
 Pour sabler du champagne à souper largement;
 Faire l'après-midi mille dépenses folles,
 En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
 Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
 Dire ton sentiment et ton sublime avis;
 Conduire à l'Opéra la duchesse indolente,
 Médire ou bien broder avec la présidente;
 Avec le commandeur parler chasse et chevaux;
 Chez le petit marquis découper des oiseaux :
 Voilà le plan exact de ta journée entière,
 Tes devoirs importants, et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort :
 On ne vit point ici comme dans votre fort.
 Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
 Ce qui paroît frivole est dans le fond très sage.
 Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,
 Forment cet heureux cercle et cet enchaînement
 De qui le mouvement journalier et rapide
 Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
 C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
 Qu'on acquiert les amis et les protections;
 Au sein des jeux rians on perce les mystères :
 Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;

Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.

Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.

L'occasion est belle, et voici le moment :

Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande.

Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus.

Par plusieurs concurrents cette place est brigüée;
Du royaume, baron, c'est la plus distinguée.

Un homme bien instruit m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.

Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage.

As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :

Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui : mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non : je te connois trop bien.

Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non , rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.

Si tu prends une fois ton essor dans le monde ,

Crac , te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez , et qu'il le faut enfin ,

Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime !

Sacrifice étonnant ! grande preuve d'estime !

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon ,

Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chère ,

Et traite-moi plutôt en personne étrangère :

Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela.

Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà :

Le chemin que j'ai fait est très considérable ,

Et me fait aspirer au moment d'être à table.

En attendant , passons dans mon appartement ;

Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc ! Que veut dire un discours de la sorte ?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe ?

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi ?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

LE BARON.

Par un fort gaillard homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve ! Et cet homme se nomme ?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, et par un inconnu !

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé!

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe :
Mais un petit collet me deloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir sitôt ici.
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,
Vous pouvez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante.
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente :
Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vite...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis par bonheur fait la méridienne :
Je respire... Entre nous son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non; vous ignorez combien il est flatteur...
Je ne sais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre ame est-elle encore intimidée?

LE MARQUIS.

Oui : tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité :
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, marquis; sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place :

Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révéler;
Du monde ce sont là les maximes constantes
Daus tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.

On la doit consulter sur-tout dans l'exercice
Des charges de l'état d'où dépend la justice ;
Dans ce qui , parmi nous , est de convention ,
Et forme par degrés la réputation.

Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage , ou bien de bagatelle ;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délasement.

Dans un tendre commerce elle n'est plus admise ,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu , qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement ;
D'être dupe ou fripon , le tout sans conséquence ,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens , d'où dépend notre paix ,
Peut-il être avili jusques à cet excès ?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie ,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit
Devient homme à la mode , et se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs , et quel affreux délire !
Aussi grossièrement peut-on le contredire ?

LE BARON.

C'est l'idée établie , il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu , dont j'ai parlé , commerce de caprice ,
Fondé sur l'intérêt , la fraude , et l'avarice ,
S'est rendu par l'usage un lien révééré :

Les devoirs en sont saints , le culte en est sacré.
 A ses engagements le fier honneur préside ;
 Et ses dettes sur-tout sont un devoir rigide :
 Au jour précis , a l'heure , il faut , pour les payer ,
 Vendre tout , et frustrer tout autre créancier.
 Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole ,
 Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
 Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté ;
 On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
 Leurs devoirs sont remplis les derniers ; et leurs dettes ,
 Ou ne s'acquittent pas , ou sont mal satisfaites.
 Mais rendez-moi raison d'un tel égarement ,
 Vous , profond dans le monde , et son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous , marquis , et je confesse
 Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
 Du sein de la lumière il tombe dans la nuit ,
 De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;
 Mais il est notre maître , et nous devons le suivre ;
 Nous sommes , par etat , tous deux forcés d'y vivre :
 Pour y plaire , y briller , pour avoir ses faveurs ,
 Il faut prendre , marquis , jusques à ses erreurs ;
 Dès qu'ils sont établis , préférer ses usages ,
 Quelque choquants qu'ils soient , aux raisons les plus sages.
 Quoi qu'il en coûte , on doit se mettre à l'unisson ,
 Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
 Sitôt qu'il le condamne , il faut fuir tout scrupule ,
 Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaie au bon ton , dont je suis rebattu ,

Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe ;
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant ;
Ou , de cette vertu tempérer les lumières ,
L'habiller à notre air, la faire à nos manières.
J'avouerai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde ;
Vous perdre exactement par excès de raison ,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom ,
Choquer les mœurs du temps, et par cette conduite
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître ,
Je l'aime et brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir :
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisais naufrage ,
Je ne pourrois, baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse ,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil ;

Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque ecueil.

LE BARON.

Vous me charmez; je suis tout prêt à vous instruire,
Et vous n'avez, marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'est le point principal, et qui rend tout facile.
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile:
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre:
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire;
Et c'est, pour l'en presser, que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...

Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,

Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.

D'autres la commettraient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.

On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,

Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,

Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.

Attendez un moment.

(*Il rentre.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS.

Il sert trop bien ma flamme !

Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,

Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir

Le baron , dans ce jour il me l'a fait trop voir ,
 Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne ;
 Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
 De sa grace naïve il méconnoît le prix :
 Elle auroit un tyran ; et l'hymen , j'en frémis ,
 Pour elle deviendrait une chaîne cruelle.
 Je dois l'en garantir , moins pour moi que pour elle.
 L'amour, la probité, la pitié, la raison ,
 Tout me fait une loi de tromper le baron.
 Employer l'artifice en cette conjoncture ,
 C'est servir la vertu , non trahir la droiture.
 Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
 Je la vois, sa présencce affermit mon dessein.

SCÈNE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, à *Lucile*.

Oui, le marquis attend de vous un grand service ,
 Et vous seul pouvez lui rendre cet office.
 Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, au marquis.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

LE MARQUIS.

C'est une lettre

Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien; je suis content de ce procédé-là :
Pent-être avec le temps mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je, pour moi, compter sur votre zèle ?

LUCILE.

Mais, je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il se fait déjà tard, et partons au plus tôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente.
Volons chez la comtesse, elle est impatiente :

Voilà l'heure; et d'ailleurs, je dois voir en passant
Le commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.

C'est un point capital oublié dans ma lettre.

Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien, monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,

Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien?

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut ,
Convenez qu'on le doit , et songez qu'on le pent.

LE BARON, *au marquis.*

Profitons des moments où son père sommeille :
Dépêchons-nous , partons avant qu'il se réveille.

*(Lucile rentre.)**(Le baron et le marquis font quelques pas pour sortir.)*

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le baron.*

Je t'arrête au passage , et bien m'en prend , parbleu !

LE BARON.

Mais , monsieur , j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,
LA COMTESSE.LA COMTESSE, *au baron.*

Comment donc ! est-ce ainsi que l'on se fait attendre ?

Moi-même il faut , chez vous , que je vienne vous prendre

Cet oubli me surprend , sur-tout de votre part ,

Vous , prévenant , exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait , monsieur , vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître ;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'est par moi , madame , absolument.
J'ai besoin du baron pour cette après-dinée.

LA COMTESSE.

Moi , je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter ,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaie à l'espoir dont votre esprit se flatte ,
Vous venez un peu tard , je suis première en date.

LE BARON , à *M. de Forlis*.

Vous voyez bien , monsieur , que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh ! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend , et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène , et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;

Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers et nouveaux;

Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.

Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre :

Puis tout-à-coup bruyant, il devient un tonnerre.

Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh ! qui donc êtes-vous pour jouter contre lui ?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite ;
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment ?

LA COMTESSE.

Oui. Quel est votre fort, monsieur, précisément ?
La musette, la flûte, ou le violoncelle ?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette ? Ah ! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, et si grave et si grande ?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement ?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Oh ! rien ne presse moins : si ce n'est celui-là ,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui ; madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance ;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux jè me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non : c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire.
J'enlève le baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
 Au sortir du concert, je le mène aux Français,
 Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
 Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
 Et de là nous devons être d'un grand souper,
 Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;
 Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
 Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, à *M. de Forlis*.

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit,
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, et je l'aperçois ;
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue ;
Mon abord l'embarrasse ; à peine il me salue :
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impatience,
Comme un provincial dont il craint la présence.

Au milieu du grand monde il me croit déplace ;
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé ,
Il se montre attentif , il fait cent politesses
A des originaux de toutes les espèces.
Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé ,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable ,
Mais je sens qu'envers vous mon frère est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi ,
Quelques instants après le sort l'en a puni.
Ce violon divin , et qui se voit l'idole
De Paris qui le court , a manqué de parole ;
L'opulent financier qui tout fier l'attendoit ,
Et chez qui , sans mentir , toute la France étoit ,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu ; l'aventure est cruelle :
C'est un coup dont il est si fort humilié ,
Qu'il en paroît moins fat , mais plus sot de moitié :
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différents vingt autels sont dressés ;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes ,
Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier , dans une après-midi ,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières ,
Et feroient subsister dix familles entières.

Le baron qui se laisse emporter au courant ,
 Malgré tous mes efforts , suit alors le torrent.
 De dépit je le quitte , et cours pour mon affaire ;
 Ensuite je reviens dans le moment contraire ,
 Que par un as fatal il se voit égorgé ;
 Il perd , outre l'argent dont il étoit chargé ,
 Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
 Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
 Sous un front calme il sait déguiser sa douleur ,
 Et s'acquiert , en partant , le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends , il croit que je l'ignore ;
 Sa disgrâce me fait oublier mon dépit ,
 Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
 L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre ;
 Et selon l'apparence il va bientôt s'y rendre
 Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui ,
 Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
 Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre;
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue :
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus;

J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !

Mes amis , par malheur, ont épuisé leur bourse ;
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;

Tiens , en voilà huit cents , je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va , mon argent profite ,

Quand il sert mon ami , quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine , et j'en suis plus heureux ;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance ,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs , et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service ,
Loin que ton sort le gêne ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi ;

Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi :

J'en serai trop payé, si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent au plus le nom de connoissances.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincère et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre temps
Je t'en ferois ici des reproches sanglants,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence;
Et qu'enfin, si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;
Il faut long-temps briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire,
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire monvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir.

Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises,
 Pour parler au ministre à six heures précises;
 Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instants :
 Si tu veux près de lui me seconder à temps,
 Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
 Je sais qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
 Et tu possèdes l'art de le persuader :
 Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
 Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts d'heure :
 C'est le temps décisif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,

Si j'y manque, monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier,

Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
 La somme que je dois, et je reviens vous prendre;
 Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre.
 On doit pour ses amis tout faire, tout quitter :
 Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(Le baron sort.)

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frère auprès de vous a perdu sa tristesse :
Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content ; pour moi, je le suis fort.
Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CÉLIANTE.

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCÈNE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime ; et monsieur votre frère
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vite caché sitôt que j'ai paru ;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien ; sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressée, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie :
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvements :
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourments ,
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible ;
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infailible ,
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet :
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au baron le marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, mademoiselle, et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne me trompe pas.
Mais tenez, la voilà qui porte ici ses pas :
Pour lire le billet, elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi : respectons son secret ;
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VI.

LUCILE.

Enfin me voilà seule, et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer, et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(*elle lit.*)

« Non , belle Lucile , il n'est point de situation plus
 « singulière que la nôtre , ni d'amant plus malheureux
 « que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir
 « m'expliquer. Je m'aperçois qu'on vous méprise et
 « qu'on vous croit sans esprit et sans sentiment , vous
 « qui pensez si juste , et dont le cœur tendre et déli-
 « cat égale la sensibilité du mien , et c'est tout dire.
 « Vous êtes à la veille d'en épouser un autre , et je
 « n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler , si votre
 « mariage ne faisoit que mon malheur ; mais il va com-
 « bler le vôtre ; je le sais , je le vois , et je ne puis l'em-
 « pêcher ; c'est là ce qui rend mon désespoir affreux :
 « sans une prompte réponse , j'y vais succomber. »

(*après avoir lu.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
 Ma peine et mon plaisir ne sauroient se comprendre.
 Non ; mon état n'est fait que pour être senti !
 J'ai là tout ce qu'il faut. Vite , répondons-y.

(*Elle écrit en s'interrompant.*)

Cher amant ! si les traits de l'ardeur la plus vive ,
 Si d'un parfait retour l'expression naïve
 Peuvent te consoler et calmer tes esprits ,
 Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
 Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCÈNE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grace au ciel, je respire !
Mais que vois-je ? Lucile a l'esprit occupé !
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire ?
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.

(à Lucile.)

Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet ?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah !

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe ; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographe...

Et peins trop mal, monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;

Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon, vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.

Je sais l'opinion que vous avez de moi;

Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! Mauvaises défaites!

Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.

(Il lui prend la lettre des mains, et la lit bas.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fond du théâtre.*

J'aperçois le baron et ma chère Forlis.

Mais il lit un billet : ciel ! l'auroit-il surpris?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute si je veille, et je ne sais que dire.

Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens :
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens.
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne.
Le sentiment y règne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh quoi, sous cet air ingénu,
Vous me trompiez ainsi? Qui l'auroit jamais cru?

(*Il relit tout haut.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que
« pour vous seul que je voudrois en avoir. »

(*Il s'interrompt.*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet:
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentiments y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon ame respire.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien. Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie ! Elle m'aime, elle sent, elle pense !
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !
Ah ! pourquoi si long-temps me cacher ses trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors ?
Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue :
Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;
Et ces traits dont mon ame est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au marquis qui s'avance.*

Ah ! marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.
Écoutez ce billet que Lucile m'écrit ;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit ; mais ce n'est que
« pour vous seul que je voudrois en avoir ; et si je
« pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi
« spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste

« du monde me donnât le nom de sotté et de stupide.
 « L'abattement où m'a plongée la crainte d'être ou-
 « bliée de vous a dû donner de moi cette idée; et de-
 « puis que je vous vois ici, votre présence me jette dans
 « un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que mon
 « cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté
 « de m'exprimer, et je suis trop occupée à sentir, pour
 « avoir le loisir de penser. »

(après avoir lu.)

Mais est-il rien, marquis, qui soit plus adorable?
 Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non : mon repentir égale ma surprise;
 Je dois à vos genoux expier ma méprise.
 Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
 Sans esprit, et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
 C'est par mille respects, par un culte flatteur,
 Que je puis désormais réparer mon erreur.
 Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire.
 Vous, marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh ! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc ? Votre amante
Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchanté !
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le desire.

(à *Lucile.*)

Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable :
Pour vous plaire je veux m'y montrer plus aimable ;
Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Pardon, si j'interromps, monsieur; mais la duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCÈNE X.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE,

UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, madame vient vous prendre,
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au baron.*

Vous allez donc partir ?

LE BARON.

Non ; je vais l'assurer que je ne puis sortir :
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle , et j'ai promis au père :
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant , et je vais revenir.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas sitôt , mademoiselle ;
Et la duchesse va l'emmener avec elle.
La comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ?

LISETTE.

Oui , l'affaire est vraiment des plus graves : je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

L I S E T T E.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon.
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmène :
Moi-même je descends pour en être certaine.

(à part.)

Ils s'aiment, je le vois, et je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.

(Elle rentre.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin , au gré du penchant qui m'entraîne ,
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne.
Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté !
Ce moment , comme moi , l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien , et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop foible , et je n'en puis former.
Marquis , me taire ainsi , n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui , charmante Lucile , il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître ,

Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
 Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent,
 Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.
 Je suis stupide auprès du monde indifférent,
 Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
 Le mien ne brille point dans une compagnie :
 Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
 Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris,
 Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre ;
 Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
 Ne puisons notre esprit que dans le sentiment :
 Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète,
 Vous avez à le dire une grace parfaite.

LUCILE.

Oui, marquis, je vous aime, et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instants pleins de charmes !
 Mon bonheur est troublé par de justes alarmes ;
 Et je suis près de voir le baron possesseur
 D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :
 J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;
 Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord , mais pour vous plaire il redevient aimable ;
 Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne , il n'avancera rien :
 Je le verrai toujours , à l'examiner bien ,
 Comme un tyran caché , qui , sous un faux hommage ,
 Me prépare le joug du plus dur esclavage ;
 A qui l'hymen rendra sa première hauteur ,
 Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
 A son sort , par ce nœud , je tremble d'être unie :
 Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
 Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui ,
 N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui ,
 J'aurois déjà , j'aurois forcé mon caractère ,
 Et je serois tombée aux genoux de mon père :

Ma bouche eût déclaré mes sentiments secrets,
 Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
 Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
 Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
 Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
 Par l'amour que le vôtre a si bien mérité;
 Jugez combien il perd dans le fond de mon ame,
 Par la comparaison que je fais de sa flamme,
 Avec le feu constant, tendre, et respectueux
 D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux.
 Vous possédez, marquis, le mérite solide:
 Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
 Il ne songe qu'à plaire, et ne veut qu'éblouir:
 Vous seul savez aimer, et vous faire chérir.
 De tout Paris son art veut faire la conquête;
 A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
 Il est, par ses dehors et par son entretien,
 Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aven qui me charme en même temps m'afflige.
 A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige:
 Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

(*Il lui baise la main.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! c'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.

Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme ;

Il est entièrement conforme à mon souhait.

J'en ai depuis tantôt pénétré le secret :

Mais il est en main sûre ; et bien loin de vous nuire ,

Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire ;

C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.

Pardonnez , si je trouble un entretien si doux :

Mais , ayant vu de loin revenir votre père ,

Je viens pour vous donner cet avis salutaire.

Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin

Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie , et je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu : malgré moi je vous quitte .

(Elle rentre .)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mou cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.

(voyant paroître M. de Forlis.)

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.

Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue;

La duchesse, monsieur, elle-même est venue

Le prendre en son carrosse; il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,

Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse !

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole : il fera bien de ne pas l'oublier ;

S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS.

Il faut en sa faveur que j'agisse moi-même :

Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime :

Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.

Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,

De ma secrète ardeur faisons-lui confidence ;

Du baron, s'il se peut, réparons l'indolence.

A monsieur de Forlis je dois un tel appui,

Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'ai votre confiance , et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien. Mais je suis inquiète :
Mon père et le baron sont absents de ces lieux ;
Le marquis devroit bien se montrer à mes yeux ,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui , ce sont des instants très chers , mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement :
Il pourra balancer son penchant pour la mode ,
Et le rendre assidu , partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler , j'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur
Son amour à présent vous voit spirituelle ,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le marquis arrive avec empressement :
C'est lui. Le cœur me bat.

LISSETTE.

Émotion charmante !

LUCILE.

Ah ciel ! c'est le baron.

LISSETTE.

La méprise est piquante.
La comtesse en ces lieux accompagne ses pas.
(*Lisette sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la duchesse :
Je suis au désespoir. La cruelle comtesse
A secondé si bien son desir obstiné,
Qu'à la pièce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge ,
Au théâtre et par-tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux ;
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse ;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Q'entends-je? Il prend le ton d'un amant langoureux.

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, à *Lucile*.

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne;
Et votre père va...

LUCILE, d'un air troublé.

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée:
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! Des ardeurs parfaites!

Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie;

L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout-à-fait.

L'un est vif, amusant, l'autre sombre et distrait.

Le monde d'un butor fait un homme passable,

Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.

Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,

Avoir du goût pour nous; mais point d'attachement,

Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine

Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.

Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe,

Elle n'a que seize ans : c'est l'âge d'être dupe,

L'âge par conséquent de se représenter

L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.

Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piège;

Moi, baron, qui vous parle. Oui, vous l'avouérai-je?

J'ai soupiré, languï pour un jeune écolier,
Mais languï constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE, à *Lucile*.

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là-dessus,
Madame ; et je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, et qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, à *part*.

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égards pour un homme noyé.

Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur; et les passants liront :
« Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,
« Le baron enterré vis-à-vis de sa femme. »

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON.

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais non. Belle Forlis, j'aime et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton père revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche.
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCÈNE V.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON.

Je vous attends ici, monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi je viens exprès pour te remercier.

Tu m'as servi si bien, et de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS

Dis de ta négligence.

LE BARON.

Non : il n'a pas été, monsieur, en ma puissance ;
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle ;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser :
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs, et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidèle.
Le seul prix que je veux de mon attachement,
Est de venir parler au ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole,
Je ne puis l'obtenir : et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instants précieux ;
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux ?
A celui de juger une pièce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle

J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siècle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse.

Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour ;
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins sévère ;
Prenez en sa faveur des entrailles de père ;
Et puisqu'il faut, monsieur, vous en faire l'aveu ,

Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi, ma fille vous aime ?

LE BARON.

Oui : le marquis pourra vous l'attester lui-même ;
Et, pour vous en donner un garant plus certain
Lisez ; voici , monsieur , un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune
Vous feriez son malheur , comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet, qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit ,
Et que je ne suis point un aveugle dépit ,
Je consens que ma fille elle-même prononce :
Je m'en rapporterai , monsieur , à sa réponse.
Je dois croire , et je suis , qui plus est , affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami ;
Mais ce danger pour elle est encor préférable ,
Tout mis dans la balance , au malheur effroyable
D'obéir par contrainte , et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi , ma fille m'est trop chère.
Ma bonté sait borner l'autorité de père ;
Le ciel nous a donné des droits sur nos enfants ,
Pour être leurs soutiens , et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCÈNE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette !

LISETTE.

Quoi, monsieur ?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille

Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.

(*Lisette rentre.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle :

Je ne fais rien pour vous ; je ne regarde qu'elle.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, à *M. de Forlis*.

Je viens vous détromper sur le gouvernement :

Vous l'obtenez, monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise, et non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même temps vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, monsieur, dans cette circonstance
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON, à *M. de Forlis*.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non; au marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle;
Le sien m'a prévenu, voilà votre modèle.

SCÈNE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'hymen est-il rompu, baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non ; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !

Je vois de mon côté passer le cher beau-père.

LE BARON.

Sa fille, qui paroît, me sera moins contraire.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS,
LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi ; viens : c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique, et le plus important.
J'apprends que le baron a su toucher ton ame :
Je ne puis te blâmer ni condamner ta flamme ;
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux.
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais, c'est parler vraiment en père raisonnable.

LE BARON, à *Lucile*.

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, à *part*.

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé.

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance ?
Eh quoi donc ! Cet aveu doit-il tant vous coûter ?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah ! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi ; de la voir je suis impatiente.

(*Elle prend la lettre, et la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux :
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, à *Lucile*.

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père ?

LUCILE.

Où, monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé; vous vous trompez, monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment.

(*Elle lit haut.*)

« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être ou-
« bliée de vous, a dû donner de moi cette idée. »

(*au baron, en s'interrompant.*)

« Oubliée! » Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

« J'ai donné lieu! » Tenez, répondez à ceci.

(*Elle lit.*)

« Depuis que je vous vois ici, votre présence me
« jette dans un trouble qui sert à la confirmer. »

(*en s'interrompant.*)

Est-ce pour vous? « Depuis que je vous vois ici. »

Vous radotez, mon cher.

LE BARON.

Le marquis sait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc : il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le marquis sauroit-il ton secret?

Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon père, il le sait.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :

La petite convient qu'il sait tout le mystère ;

Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire.

Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.

C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment ! Ce n'est pas moi !

LUCILE.

Non; c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Étoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le baron.*

Vous n'êtes pas aimé! Mon cœur est enchanté.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable, et digne de me plaire!

En faisant ton bonheur, il acquitte ton père.

(*Il montre le marquis.*)

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,

Vous à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez, malgré moi, combattu mes raisons,

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place!

Votre hymen est rompu; quelle heureuse disgrâce!

M. DE FORLIS, *au marquis et à Lucile.*

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.

Venez, mes chers enfants; je m'en vais vous unir.

(au baron.)

Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
Et vous pouvez, monsieur, aller, avec madame,
Entendre concertos, sonates, opéra,
Et les Vacarminis, autant qu'il vous plaira.

*(il sort avec le marquis et sa fille; Lisette rentre
en même temps.)*

SCÈNE XI.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces :
Fuyez votre maison, et reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

L'ÉPOUX
PAR SUPERCHERIE,
COMÉDIE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 9 mars
1744.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ORVILLE, époux secret d'Émilie.

MILORD BELFORT, cru l'époux d'Émilie.

ÉMILIE.

CONSTANCE, cousine d'Émilie.

LAFLEUR, valet du marquis.

La scène est en Angleterre, à la campagne,
chez milord Belfort.

L'ÉPOUX

PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR

J'ai tremblé pour vos jours; et mon ame est ravie
De vous voir réchappé de votre maladie.
Votre santé, monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien, depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près, qui me livrent la guerre.

LAFLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui règne en Angleterre.
J'en ai senti l'atteinte en arrivant ici:
Une de ces vapeurs, ce matin, m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France,

Et les sages en sont attaqués les premiers...

Mais changeons de propos.

LAFLEUR.

Monsieur, très volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amène?

LAFLEUR.

Un de grande importance,
Qui demaude, monsieur, votre convalescence.
Votre père n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi?

LAFLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

LAFLEUR.

Frémissez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine est jeune, riche, et belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant?

LAFLEUR.

Oui, vite, embarquons-nous.
Pour la cérémonie on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

(à part.)

On m'attendra long-temps... Quel contre-temps horrible!

LAFLEUR.

Cet hymen cependant...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Est l'hymen impossible.

LAFLEUR.

Impossible, monsieur? Ce discours me surprend :
N'êtes-vous pas garçon? libre, par conséquent?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut te le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LAFLEUR.

J'étois d'abord surpris; je deviens effrayé.
Vous êtes donc...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je suis secrètement lié.

LAFLEUR.

J'entends; monsieur a fait le choix d'une compagne,
Sans l'aveu de son père?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette campagne,
Et, depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LAFLEUR.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom?

LE MARQUIS.

C'est Émilie.

LAFLEUR.

L'épouse du milord? C'est par plaisanterie?

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LAFLEUR.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque?

LE MARQUIS.

Non.

J'ai l'esprit sans nuage; et, pour preuve sincère,
 Je vais te dévoiler le fond de ce mystère.
 La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
 Qu'aucun art ne pouvoit connoître ni guérir,
 L'amour en étoit seul l'origine secrète;
 Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.
 Que dis-je? Je la dois aux bontés de Belfort.
 Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport!
 S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre.
 Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre:
 Ses soins pour les sauver ont tout sacrifié;
 Si je respire encor, c'est grâce à l'amitié.

LAFLEUR.

Déjà par ce début mon ame est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le temps que Belfort recherchoit Émilie,
 Je la vis; mais à peine un regard me frappa
 Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.
 Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
 S'accrut par la contrainte; et cette violence
 Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
 Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
 Me conjure instamment de parler et de vivre;
 Me dit que, si je meurs, il est près de me suivre.
 Ses yeux, plus éclairés que ceux du médecin,
 Pénètrent que mon mal vient d'un feu clandestin,
 Et sa vive amitié tourne si bien mon ame
 Qu'il arrache l'aveu de ma secrète flamme.

« Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher marquis;
 « Je vous cède l'objet dont vous êtes épris.
 « L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.
 « Émilie est aimable, et je lui rends justice;
 « Mais j'admire ses traits, sans en être touché. »
 Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LAFLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, et presque insurmontable,
 Arrête cependant son dessein généreux.
 Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
 Qu'aux mains d'un étranger la mère d'Émilie
 Ne livrera jamais une fille chérie,
 L'objet de tous ses soins, et son unique espoir;
 Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
 Que fait Belfort? Le jour de l'hymen se prépare,
 Son esprit imagine un moyen fou, bizarre,
 Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
 Il gagne le notaire, et sous mon propre nom
 Fait dresser le contrat, et par ce stratagème,
 Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LAFLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal;
 Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal?
 Le soir...

LE MARQUIS, *l'interrompant*.

Tout succéda parfaitement. La suite...

LAFLEUR, *l'interrompant*.

Je crois la deviner; et je vous félicite.

Ah ! le joli roman ! Pour le rendre parfait,
 N'est-il pas vrai ? milord, en confident discret,
 Se retire sans bruit, trompant le domestique,
 Après s'être saisi de la lumière unique
 Qu'il avoit fait laisser dans son appartement :
 Crac, vous prenez, monsieur, sa place doucement ;
 Et, sous le voile heureux de la nuit favorable,
 Vous devenez l'époux de cette dame aimable ?
 Hein ? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea ?

LE MARQUIS.

Oui ; comme tu le dis la chose se passa.

LAFLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LAFLEUR.

Que je ne saurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment ?

LAFLEUR.

Madame est du secret, monsieur, apparemment ?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en sait rien ; je n'ose l'en instruire.

LAFLEUR, *à part.*

Je pense, pour le coup, qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je mens !

LAFLEUR, *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens

Par les discours qu'il tient, la chose est avérée,
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à rester?

LAFLEUR.

Tout vous fait un devoir, monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouse que j'aime,
Il n'est point de parti ni de moyen extrême
Que mon cœur ne soit prêt d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LAFLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, et courons en Provence,
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi, tes seuls propos la font naître.

LAFLEUR.

Songez...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Songe, songe, toi-même, à respecter ma flamme.

LAFLEUR, *à part.*

Gardons de l'obstiner : j'irriterois son ame,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre temps, que je parle à Belfort,

(voyant paroître milord Belfort.)

Que je règle avec lui... Je le vois qui s'avance.
Laisse-nous, et sur-tout garde bien le silence.

LAFLEUR, *à part, en s'en allant.*

C'est de sa maladie un effet trop certain...

Quel assaut pour son père ! Il mourra de chagrin.

SCÈNE II.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Eh bien ! quelle nouvelle as-tu reçu de France ?

Ton père...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

M'assassine : il veut qu'en diligence

Je parte pour aller épouser un parti

Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.

Juge de l'embarras où cet ordre me livre.

Comment parer ce coup ? Quel chemin dois-je suivre ?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrémité,
Celui qui t'est prescrit par la nécessité.

Retourne en ton pays, et laisse-moi ta femme.

Son état ne doit pas inquiéter ton ame,

Compte que j'en aurai le même soin que toi.

J'ai le titre d'époux ; j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Épargne ton ami, laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà le parti que choisiroit mon cœur ;

Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
Je vois, de tous côtés, une affreuse tempête.
De ma femme d'abord la famille n'arrête.
Ce nœud va lui paroître un outrage mortel;
Elle me poursnivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable; et sur moi tout l'orage.

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Émilie elle-même intimide mes sens.
Je la redoute, ami, plus que tous ses parents.
Si je fais cet aveu, je crains, avec justice,
Je crains qu'il ne l'offense, et qu'elle ne rougisse
De me voir possesseur d'un bien que j'ai surpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuse une audace
Que l'amour a causé, et que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard dissipe ton effroi.
Si son cœur doit haïr quelqu'un, ce sera moi.
Choisi pour son époux, j'ai cédé sa personne.
Voilà ce que jamais le sexe ne pardonne:
Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager sa vertu, qu'offenser sa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
Mais, par délicatesse, encore je balance;
Et je voudrois, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrois, par degrés, m'assurer de son cœur.

Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT, *en plaisantant.*

On est assez aimable

Pour lui plaire, en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah ! d'un plus juste soin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir est de la détromper.
Plus tu laisses ta femme en cette erreur blâmable,
Et plus à son égard ton cœur se rend coupable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons-lui cet aveu, de moitié.
L'amour sera plus fort, aidé de l'amitié ;
Car je n'aurai jamais, moi seul, cette assurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime, et quel mari poltron !

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.
Tu dois, toi qui le sais, excuser mes alarmes.
D'Émilie, il est vrai, je possède les charmes ;
Je jouis comme époux du plus heureux succès :
Mais, milord, comme amant je n'ai fait nul progrès,
Et j'ignore comment on prendra mon hommage ;
J'en suis, pour ainsi dire, à mon apprentissage.
Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur,

Et je vais de ce pas lui découvrir mon cœur...

(croyant entendre venir quelqu'un.)

J'entends du bruit... C'est elle... Ah! ma frayeur redouble.

Ne m'abandonne pas; soutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon! personne ne vient; tu te moques de moi.

Je suis embarrassé, dans le fond, plus que toi.

J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.

Comment! ton cœur soupire?

BELFORT.

Non; il brûle gaiement, quoiqu'il n'ose le dire.

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché?

BELFORT, *hésitant.*

La parente...

LE MARQUIS.

De qui?

BELFORT.

Ne devines-tu pas?

LE MARQUIS.

Est-ce d'Émilie?

BELFORT.

Oui.

Tu me protégeras, puisqu'elle est ta cousine.

Constance est enjouée, et j'ai l'humeur badine.

Nos deux cœurs sont unis déjà par la gaieté.

Mais parle, si tu veux que je sois écouté.

Découvrir ton état, c'est me servir moi-même.

J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t'en...

(voyant paroître Émilie.)

Ma femme, pour le coup, paroît... Demeure. . Atten...

Je tremble à son aspect.

BELFORT.

Adieu, je me retire.

(à part.)

Sa situation est neuve, et me fait rire.

SCÈNE III.

ÉMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

ÉMILIE, à Belfort, qui avoit déjà fait quelques pas pour sortir.

Quand j'entre, vous sortez ?

BELFORT.

Je m'en vais revenir.

D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.

(Il sort en riant.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

A lui plaire j'ai beau mettre mon soin suprême,
Il m'évite toujours, et ricane de même.

Je suis apparemment ridicule à ses yeux.

De quatre jours d'hymen c'est l'effet merveilleux!

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée?

Je dois, pour mon ami...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Monsieur, elle est fondée.

Vos yeux sont les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son estime pour vous est parfaite, et je doi...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

S'il étoit vrai, monsieur, auroit-il ces manières?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles sont singulières.

Mais ce tort apparent est pardonnable au fonds;

Il est même appuyé sur de fortes raisons.

ÉMILIE.

Des raisons? Faites-moi l'honneur de m'en instruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez? Je vais... Je crains de vous les dire.

ÉMILIE.

Vous craignez!

LE MARQUIS.

Ah! bien loin que vous m'intimidiez,

Madame, j'ai besoin que vous m'encouragiez.

De grace! accordez-moi toute votre indulgence,

Ou je serai forcé de garder le silence.

ÉMILIE.

Mon époux, à ce compte, est donc bien criminel?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui seul l'a rendu tel.

ÉMILIE.

Quoi ! Belfort aime ailleurs ?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

ÉMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.

A vous en croire aussi, je devrois l'imiter !

LE MARQUIS.

Sans doute.

ÉMILIE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

ÉMILIE.

L'ami de mon époux, lui-même, me conseille..

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffrez...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

A vos discours je ferme mon oreille.

Je ne m'étonne plus s'il fuit par-tout mes yeux...

Mais je dois étouffer un soupçon odieux.

Si Belfort m'a trompée, insultée, ou trahie,

J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.

Je le haïrois trop ; et je dois, par honneur,

Écarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr !... Ah ! c'est l'aimer, madame ;

ÉMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ÉMILIE.

Comment ! Monsieur me blâme
D'aimer mon mari ?

LE MARQUIS.

Non, je le desire fort.

ÉMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

ÉMILIE.

Vous changez de langage ?

LE MARQUIS.

Je voudrais et ne puis en dire davantage.

ÉMILIE.

Vous pâlissez, marquis ! Vous trouveriez-vous mal ?

LE MARQUIS.

(à part.)

Mais je ne suis pas bien... Voilà le trait fatal
Que j'ai craint !

ÉMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse.

LE MARQUIS, *voyant entrer Constance.*

Votre cousine vient, madame, et je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CONSTANCE, ÉMILIE.

CONSTANCE, *qui a vu l'embarras où étoit d'Orville en sortant.*

Que vois-je? Le marquis sort pâle et tout tremblant?
Vous-même, vous avez l'air triste et mécontent?

ÉMILIE.

La santé du marquis n'est pas bien rétablie :
Sa raison s'en ressent; je la crois affoiblie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

ÉMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier.

CONSTANCE.

Les façons de milord le sont bien davantage :
Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.
Je crois, si je voulois, qu'il me feroit la cour :
Il me suit à toute heure.

ÉMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne se contraint guère.
Sa conduite avec vous est sur-tout cavalière :
Trois jours après la noce, il vous néglige ainsi?
C'est prendre un peu trop tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez sujet de paroître rêveuse.

ÉMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le marquis, à coup sûr, s'il étoit votre époux,
Seroit plus empressé, plus attentif pour vous.
Il vous tient, milédi, fidèle compagnie :
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie.

ÉMILIE.

Il est vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
Qu'ils sont pour m'offenser, d'intelligence entre eux :
Belfort est infidèle, et je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc ?

ÉMILIE.

Du marquis, qui me l'a fait entendre,
Mais d'un ton de complice et d'un air interdit,
Comme un homme égaré, qui ne sait ce qu'il dit,
Accablé sous le poids du crime qu'il confesse,
Au point qu'il étoit prêt à tomber en foiblesse,
Et qu'il m'a fait pitié, tant il étoit défait !

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire, au fond, plus d'un secret ;
Mais Belfort, qui vous trompe, est plus digne de blâme :
L'autre aspire, du moins, à consoler votre ame ;
Mon sexe à de tels soins est toujours obligé ;
Il est doux d'être plaint quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'apprends,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande ?
Belfort est fait pour plaire et pour surprendre un cœur.
Parlez ; l'aimeriez-vous d'une sincère ardeur ?

ÉMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame avec franchise,
 Je chéris mon époux, sans que j'en sois éprise.
 Mon orgueil est sensible à ses mépris choquants ;
 Mais mon cœur est tranquille, aussi bien que mes sens.

CONSTANCE.

Bon ! j'entends : vous l'aimez par simple bienséance,
 Et comme à la rigueur. Dans cette circonstance,
 Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux :
 Votre sort, en ce cas, est moins disgracieux.
 Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
 Est d'embellir l'état où le ciel nous fait naître :
 Le tout pour vivre heureux, dépend de s'arranger ;
 Il n'en est point, par-là, qu'on ne puisse changer.
 Vous pouvez, après tout, rendre le vôtre aimable ;
 Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
 Milédi, pour trancher les discours superflus,
 Regardez votre époux comme s'il n'étoit plus,
 Et vivez sur le pied d'une veuve à la mode,
 Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'incommode,
 Qui toujours du plaisir suit les impressions,
 Mais qui défend son cœur des grandes passions,
 Et court d'un pied léger, après les ris, sans cesse,
 Sans s'écarter jamais des lois de la sagesse.

ÉMILIE.

Je goûte ce conseil : je peux suivre ce plan,
 D'autant mieux que Belfort n'est jaloux ni tyran.
 Je paierai son mépris et son peu de tendresse
 D'un dédain décoré de froide politesse,
 Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

ÉMILIE, *entendant venir milord Belfort.*

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage.

Pour commencer d'abord à la mettre en usage,

Le voilà qui revient; et je l'entends monter;

Je veux le prévenir et sors pour l'éviter.

De me fuir le premier il n'aura pas la gloire.

La retraite pour moi devient une victoire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT, *à part.*

La voilà, par bonheur, seule présentement.

(*à Constance.*)

Parlons lui... Ma cousine, arrêtez un moment.

(*tirant de sa poche une lettre qu'il lui présente.*)

J'ai pour vous une lettre.

CONSTANCE.

Hé! de qui, je vous prie?

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La mère d'Émilie

Vous l'écrit.

CONSTANCE, *prenant la lettre.*

C'est ma tante? Ah! donnez ce billet...

(*ouvrant la lettre.*)

Milord me permet-il?

BELFORT.

Oui, milord vous permet.

(Constance lit bas.)

Comment donc ! en lisant la lettre d'une tante ,
 Vous riez , rougisiez ? La chose est donc plaisante ?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
 Que je dois sur-le-champ vous la communiquer.

*(Elle donne la lettre à Belfort.)*BELFORT *lit haut.*

« Il s'offre pour vous, ma nièce, un parti que je
 « crois très convenable. Milord Fauster, qui vous a
 « vue chez moi, a pris pour vous une belle passion, et
 « vous demande en mariage. Il est riche ; il vous aime.
 « Voilà deux grandes qualités pour vous rendre heu-
 « reuse, vous qui n'avez que la beauté pour dot et la
 « jeunesse pour héritage. Milord mon gendre connoît
 « particulièrement ce vieux seigneur. Montrez-lui ma
 « lettre et consultez-le là-dessus. Je sais qu'il s'inté-
 « resse à vous, et je crois qu'il sera de mon avis. »

(à part, après avoir lu.)

Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien ! sur cette affaire ,
 Que me conseillez-vous ? Parlez.

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux.

BELFORT.

Fauster a soixante ans, de plus il est goutteux.
Et ce seroit un meurtre, ô ma belle cousine !

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline,
Et sans bien.

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, et des réflexions
Plus sages...

BELFORT, *l'interrompant.*

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.

J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,
Et préférable, en tout, à votre vieux Fauster.

Celui dont il s'agit a beaucoup de mon air :

Il est de mon humeur, au printemps de son âge ;

Il doit sur son rival avoir tout l'avantage.

Il est plus généreux et non moins opulent,

D'aussi bonne maison et beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais, milord, Fauster m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.

Je vous apprends, pour lui, ce secret qu'on ignore.

Attendant que pour tel il s'ose présenter,

Cousine, il m'a chargé de le représenter.

De cet emploi charmant je m'acquitte avec joie.

Souffrez qu'à vos regards mon transport se déploie,

Et persuadez-vous, dans cet heureux moment ,
 Que je suis en effet moi-même votre amant.
 En cette qualité j'ose , belle Constance ,
 Vous déclarer un feu si plein de violence
 Que les flots d'un torrent sont moins impétueux ,
 Et ma rapide ardeur...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Passe vite comme eux ?

BELFORT.

Non. Votre nom , Constance , en fait le caractère ;
 Elle sera durable , autant qu'elle est sincère ;
 Et mon cœur...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Votre cœur prend le ton langoureux ?

BELFORT.

Non ; de son naturel mon amour est joyeux.
 Des soupirs , des langueurs vous êtes ennemie ,
 Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie ,
 C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
 L'amour est un enfant qui veut être amusé.
 Quand il joue et qu'il rit , il est charmant , aimable ;
 Mais vient-il à pleurer , il est insupportable.
 Tenons-le , vous et moi , toujours en belle humeur ;
 (*voyant rire Constance.*)

Il s'en portera mieux... Bon ! ce souris flatteur
 Me dit que mon esprit persuade le vôtre ,
 Et que , pensant de même , ils sont faits l'un pour l'autre.
 Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux ,
 Dansons , rions , chantons , à l'unisson , tous deux.
 Par des transports de joie exprimons nos tendresses ;

Faisons-nous joliment cent douces politesses.

(Il lui baise la main.)

CONSTANCE.

Doucement, mon cousin; vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'amant transporté qui vous témoigne ici...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Le cousin et l'amant prennent trop de licence,

Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est là qu'un prétexte.

BELFORT.

Ah! désabusez-vous.

A cet époux enfin donnerez-vous la pomme?

Répondez.

CONSTANCE.

Non, milord.

BELFORT.

Pourquoi?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais, par cet avantage, il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence, mon cœur préfère le plus vieux.

Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,

Pouvez-vous bien , ô ciel ! penser comme vous faites ?

CONSTANCE.

Oui ; l'enjouement chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens :
Chez les femmes d'autrui ces messieurs sont aimables ;
Mais près des leurs , milord , ils sont insupportables ,
Méprisants , sans égards , infidèles , cruels !

BELFORT.

Il en est quelques-uns , mais tous ne sont pas tels.
Mon ami.

CONSTANCE, *l'interrompant.*
M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT

La crainte est obligeante et l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous ,
Et l'air dont vous vivez ici près d'Émilie ,
Depuis le peu de temps qu'un même sort vous lie ,
Me fait , avec raison , craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage et suiviez mon conseil ,
Vous négligeriez moins une épouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle.
Je l'évite le jour , comme il faut tout prévoir ,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espèce
Est fort mal excusé par une gentillesse.

BELFORT.

Mais si la vérité justifioit mes torts,
L'amant en question vous plairoit-il alors?

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
L'amour peut bien souvent se repaître de fables;
Mais l'hymen est un dieu plein de solidité :
Il établit ses droits sur la réalité.
Milord Fauster est vieux, mais du moins il existe;
Et je vais à ma tante...

BELFORT, *l'interrompant.*

Arrêtez-vous. J'insiste.

L'époux pour qui je parle est réel de tout point;
Il est des plus vivants, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, monsieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connoître,
Il va, sans plus tarder, se montrer à vos yeux.
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc?

BELFORT.

Devant vous, en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous seul.

BELFORT.

Et c'est aussi moi-même.

CONSTANCE.

Vous ?

BELFORT.

Oui, c'est moi qui suis mon ami, qui vous aime.

CONSTANCE, *ironiquement*.

Ah ! vous me convenez, monsieur, parfaitement !

Un homme marié ! qui l'est nouvellement !

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainsi que tout le monde.

Voilà le préjugé, voilà comme on se fonde,

Comme on croit, de léger, sur la trompeuse foi

D'une vaine apparence !

CONSTANCE.

Il est vrai, je le croi,

Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,

Dont je suis le témoin. C'est une minutie.

BELFORT.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon ?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire, et le trait est fort bon !

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables.

Que je sois le dernier de tous les misérables,

Si je suis marié, dans le fond !

CONSTANCE.

Vains propos.

BELFORT,

Pour vous désabuser, apprenez, en deux mots...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Je ne veux rien apprendre; et rougissez dans l'ame.

BELFORT.

Sachez...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Allez, monsieur, allez voir votre femme,
 Vous jeter à ses pieds, lui demander pardon,
 Et, pour elle écoutant l'estime et la raison,
 Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée;
 Car vous le causez seul : j'en suis bien assurée.
 Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
 Un écart de l'esprit peut s'excuser, milord;
 Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
 Et, plus que vos discours, vos procédés m'étonnent.
 Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
 Et vous fuir désormais sera mon premier soin.

BELFORT.

Vous êtes dans l'erreur...

(Constance sort, sans vouloir l'écouter davantage.)

SCÈNE VII.

BELFORT.

Mais elle a pris la fuite...
 N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
 J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
 Et ma raison vaincra son incrédulité.

SCÈNE VIII.

LAFLEUR, BELFORT.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur...

BELFORT, *l'interrompant.*

Qu'as-tu donc ?

LAFLEUR.

La douleur la plus grande !

Mon maître... Hélas !

BELFORT.

Eh bien ! achève.

LAFLEUR.

J'apprends

Qu'il n'ait perdu, monsieur, l'esprit entièrement.

J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal ?

LAFLEUR.

Ses vapeurs, qui toujours le tourmentent ;

Et, depuis qu'il a vu madame, elles augmentent.

Il est dans un état qui fait compassion.

BELFORT, *à part.*

Elle aura mal reçu sa déclaration.

LAFLEUR.

Il se lève, il s'assied, il se calme, il s'agite,

Il se plaint, il se tait, il prie, il jure ensuite,

Se promène à grands pas, il devient furieux,

Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son père;
Il m'a, par un soufflet, supplié de me taire.
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LAFLEUR.

Oh ! ma joue a trouvé cette épreuve trop forte.
Comme il voit, cependant, que je gagne la porte
Très sagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée, il me crie : « Où vas-tu ?
« J'ai besoin de toi... Non... sors... Un moment, demeure.
« Va dire, de ma part, à milord, tout à l'heure,
« Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
« Et qu'il monte, au plus vite, à mon appartement. »

BELFORT, *faisant quelques pas pour sortir.*

J'y cours.

LAFLEUR, *le retenant.*

Auparavant, permettez que mon zèle
Vous prévienne, monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
Il tient, depuis tantôt, sur madame et sur vous,
Des discours si nouveaux, fait des contes si fous,
Que je n'ose les dire, et qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

LAFLEUR.

Il dit, monsieur, il dit qu'il est secrètement
L'époux de votre femme.

BELFORT.

Il le dit ?

LAFLEUR.

Oui vraiment.

BELFORT, *éclatant de rire.*

Ah ! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée.

LAFLEUR.

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT, *riant toujours.*

Ah ! comme de son bien il peut en disposer :

J'aurois tort là-dessus de lui rien refuser.

LAFLEUR.

Vous riez de son mal, quand vous devez le plaindre ?

BELFORT.

Va, ce mal, dans le fond, n'est pas beaucoup à craindre.

LAFLEUR.

Il fait, à chaque instant, de violents progrès,

Et j'appréhende tout de son dernier accès.

Sachez qu'il est jaloux, mais jaloux à la rage.

BELFORT.

De qui ?

LAFLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville, à ce coup, n'est pas sage.

LAFLEUR.

Votre épouse vous aime, il le trouve mauvais.

Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT, *riant.*

La chose est trop bouffonne, et permets-moi d'en rire.

LAFLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puisse vous dire.

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci?

LAFLEUR.

Je pense que monsieur a des vapeurs aussi?...

Pardon, si ma franchise...

BELFORT, *l'interrompant.*

Oh! loin que tu m'offenses,

Tout ce que tu me dis, et tout ce que tu penses,

Me divertit si fort, que j'éclate en vrai fou.

LAFLEUR.

Ne vous contraignez pas; riez tout votre soû.

Vos vapeurs sont, du moins, joyeuses, agréables,

Et telles qu'on les voit dans nos Français aimables.

Leur caractère plaît par un je ne sais quoi...

Ah! leur force me gagne et s'empare de moi.

A présent, comme à vous, l'aventure me semble

Très comique, en effet, et rions-en ensemble.

(Il rit avec Belfort.)

BELFORT.

Viens, montons chez ton maître; et, quand il l'apprendra,

Lui-même, j'en suis sûr, comme nous, en rira.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE.

De mon doute , à la fin , je suis trop éclaircie.
Du marquis languissant la longue maladie,
D'un violent amour étoit l'effet secret ;
Et de ce feu fatal c'est moi qui suis l'objet.
Voilà ce que j'ai craint , et ce qui me déchire...
Lafleur vient d'engager Marthon à me le dire ,
Pour presser le départ de son maître attendu.
Ma raison en frémit , mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter ni démêler mon trouble.
On vient... C'est le marquis... Son aspect le redouble.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

LE MARQUIS.

Madame , je ne puis me taire plus long-temps.
Je dois vous révéler des secrets importants.
J'ose , pour mon bonheur , pour votre propre gloire ,
Vous prier de vouloir m'écouter et me croire.

ÉMILIE.

Moi , pour votre avantage et pour votre repos ,
 Je dois trancher d'abord d'inutiles propos ,
 Et vous presser, monsieur, de retourner en France.
 Je sais qu'on vous attend ; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir dit?..

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Un valet très zélé.

LE MARQUIS, *à part.*

Je demeure interdit...

Le maraud!

ÉMILIE.

Vous devez croire un avis sincère .

Et suivre sans délai les volontés d'un père.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

ÉMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime et la raison , l'honneur et la droiture ,

Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

ÉMILIE.

Eh ! qu'allez-vous, marquis, vous mettre dans l'esprit?

Revenez à vous-même, et songez qu'il s'agit

D'un hymen, d'une épouse aimable, jeune, et belle ,

Qui vous doit...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais, madame, et c'est pour elle .

Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

ÉMILIE.

Eh ! partez donc , monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester,
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chère.

ÉMILIE.

Mais , vous n'y songez pas ; votre raison s'altère.

LE MARQUIS.

Vous-même , en ce moment , vous êtes dans l'erreur ;
Et pour la dissiper...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous m'affligez , monsieur ;

Votre état...

LE MARQUIS, *l'interrompant à son tour.*

Justement , est un point qu'on ignore.
C'est trop vous le cacher : apprenez que j'adore...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vois que votre esprit s'égare tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Non... Daignez jusqu'au bout entendre mon secret.

ÉMILIE.

A mes sages conseils cédez plutôt vous-même.
Vous devez...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne puis , madame... Je vous aime.

ÉMILIE.

Monsieur !

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sachez , en même temps , que je dois vous aimer :

C'est un devoir chez moi, dont rien ne me dispense.

ÉMILIE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Ah ! c'est pousser, monsieur, trop loin l'extravagance ;
Et je sors.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Arrêtez.

ÉMILIE.

J'en ai trop écouté.

LE MARQUIS.

Vous me désespérez par cette cruauté.

De grace ! accordez-moi le temps de vous instruire.

Il faut que je vous parle, enfin, ou que j'expire.

ÉMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez ?

LE MARQUIS.

Oui, madame ; je meurs, si vous ne m'entendez...

Vous m'avez vu mourant... vous en étiez la cause ;

Et pour peu qu'à mes vœux votre ame encor s'oppose,

Dans mon premier état je m'en vais retomber.

Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber.

ÉMILIE.

(*à part.*) (*au marquis.*)

Il m'alarme... Ah ! marquis, calmez la violence...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en voulant se jeter
à ses genoux.*

Ma vie ici dépend de votre complaisance.

Souffrez qu'à vos genoux...

ÉMILIE, *l'arrêtant.*

Asseyez-vous plutôt ;

Vous en avez besoin. Vous êtes...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non; il faut...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas, marquis, en état de m'apprendre...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi... Sur vous j'ai le droit le plus tendre.

Sachez qu'un nœud secret, que j'avoue en tremblant...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Il faut que malgré moi je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter : ah ! c'est une défaite,

Et vous voulez ma mort.

ÉMILIE.

Non, marquis; je souhaite

Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc...

ÉMILIE, *l'interrompant, toute troublée.*

On verra...

Quand vous serez plus calme, on vous écoutera...

Votre trouble est trop grand, et le mien est extrême...

(*à part, en s'en allant.*)

Adieu... Je ne sais plus ce que je dis moi-même.

SCÈNE III.

LE MARQUIS.

J'étouffe, je me meurs, je suis au désespoir,

Et mon état présent ne peut se concevoir.

J'ai frémi de parler, j'expire de me taire.
Cet aveu si terrible, et que je n'ai pu faire,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur...
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est Lafleur, aujourd'hui, ce brouillon, cet infame,
Qui des ordres d'un père a seul instruit ma femme...
Il me tarde déjà qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux
(voyant arriver Lafleur.)
Dont je suis justement...! Mais je le vois paroître.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main, et saisissant Lafleur au collet.*

Te voilà donc, maraud? Je te tiens, double traître!
Ne crois pas m'échapper.

LAFLEUR, *se jetant à genoux.*

D'où vient donc ce courroux?...

Ah, monsieur! arrêtez... J'embrasse vos genoux.
Que vous ai-je donc fait?

LE MARQUIS.

J'admire la demande!

Ce que tu m'as fait?

LAFLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton impudence est grande,

Et je vais...

SCÈNE V.

BELFORT, LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Ah ! je touche à mes derniers instants.

Monsieur, vite au secours ; ne perdez pas de temps.

Mon maître, pour le coup, est dans la frénésie.

Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie.

BELFORT, *au marquis, en lui retenant le bras.*

Quel est donc ton dessein ? Qui cause ces transports ?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet... Laisse au travers du corps,

Laisse que je lui passe à l'instant mon épée.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,

Il est homme à le faire, et sans ménager rien.

LE MARQUIS, *à Belfort.*

N'arrête plus mon bras.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Monsieur, tenez-le bien.

BELFORT, *au marquis.*

Dis-moi donc le sujet du courroux qui t'anime.

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni, je t'apprendrai son crime.

LAFLEUR.

Ah ! c'est contre les lois.

BELFORT, *au marquis.*

Il a raison, marquis.

Informe-nous, du moins, de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ses soins généreux ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier; et, sans vouloir entendre
Ce malheureux secret qui nous pèse à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux.

LAFLEUR.

Quand de l'hymen secret vous m'apprîtes l'histoire,
Monsieur, en conscience, eh! pouvois-je la croire?
J'ai pensé franchement, pardonnez mon erreur,
Qu'elle étoit le produit d'une sombre vapeur,
Qui troubloit votre esprit.

LE MARQUIS, *le menaçant.*

C'est un nouvel outrage...

Ah! je vais te prouver, maraud, que je suis sage.

BELFORT.

(*le retenant.*)

(*à Lafleur.*)

C'est le prouver fort mal... Sauve-toi.

LAFLEUR, *s'enfuyant.*

J'obéis.

SCÈNE VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Ne t'en prends qu'à toi seul, si ta femme, marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace

Jusqu'à lui déclarer ma passion en face;
 Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
 Je te dirai bien plus : elle a, sur mes discours,
 Elle a cru que j'avois la raison altérée;
 Et, plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou ? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas : elle le croit, vraiment;
 Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste.

BELFORT.

Console-toi, mon cher, du malheur qui t'attriste.
 Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
 D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur,
 Et me croit, qui plus est, un fort malhonnête homme.
 Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'assomme;
 Apprends un nouveau trait qui n'est pas moins fatal :
 Ta femme en te quittant vient de se trouver mal,
 Et de cet accident c'est moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel ! ce que tu me dis est-il bien véritable ?

BELFORT.

Oui ; Marthon, tout en pleurs, m'a parlé de sa part :
 « Milord, m'a-t-elle dit, accourez sans retard ;
 « Tous nos secours sont vains auprès de votre femme.
 « Monsieur peut seul guérir les vapeurs de madame... »

(feignant de vouloir aller trouver Émilie.)

Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non : je m'y suis mal pris.

J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris,
Et par des procédés choquants, désagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton ; et près d'elle , à présent ,
Je serai si poli , je serai si galant ,
Et si rempli d'ardeur...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffre que je t'arrête.

Il ne faut pas outrer... il suffit d'être honnête.

BELFORT.

Non , ce n'est pas assez ; je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre soin :
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'est le seul moyen , d'Orville , de la mettre
En état de t'entendre et de te pardonner.
A ce point , par degrés , je prétends l'amener,
Et , pour te mieux servir , gagner sa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve est délicate , et mon esprit balance.

BELFORT.

Moi , je n'hésite plus , et , malgré tes efforts...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais ton devoir t'oblige...

BELFORT, *l'interrompant de même.*

A réparer mes torts.

Contre moi, tu le sais, toute la maison crie :
Tout le monde me blâme, en plaignant Émilie.

LE MARQUIS, *voyant paroître Émilie.*

Ah ! ma femme t'adore : elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors : je dois être seul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, LE MARQUIS, BELFORT.

BELFORT, *à Émilie, en allant au-devant d'elle.*

Quoi ! vous sortez, madame, en l'état où vous êtes ?

Je suis confus des soins et des pas que vous faites...

Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement ?

ÉMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre santé m'est chère, et je ne puis trop prendre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Le plaisir de vous voir suffit pour me la rendre...

Mais je vous croyois seul ?

BELFORT.

Et je le suis aussi.

LE MARQUIS.

Il est triste pour moi d'être de trop ici.

ÉMILIE.

Je vous ai cru parti, monsieur.

LE MARQUIS.

Moi?... Non, madame.

BELFORT, à *Émilie*, en lui montrant le marquis.

Tous deux, vous le savez, nous ne formons qu'une ame.

Mon cœur peut devant lui s'épancher sans détour :

Je veux qu'il soit témoin de mon juste retour,

Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

ÉMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je serois moins piquée.

Mais je vous vois, Belfort, et je ne le suis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS, à part.

Moi, je reste confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,

Qu'en redoublant de soins, d'égards, de politesse.

Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,

(*bas au marquis.*)

Ne vous quitter jamais... Fais-je bien? Qu'en dis-tu?

LE MARQUIS, *bas*.

Non ; tu t'échauffes trop.

BELFORT, *bas, au marquis*.

Mais l'action l'exige...

(à *Émilie*, en lui prenant la main.)

Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS, *bas*.

Plus froid, te dis-je.

ÉMILIE, à Belfort.

Tiendrez-vous parole?

BELFORT, *lui baisant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS, *le tirant par la manche.*

Doucement! vous passez votre commission;

Et ce baiser, morbleu!

BELFORT, *bas, au marquis, en l'interrompant.*

Mais il est nécessaire.

(à Émilie, en lui rebaisant la main.)

Je dois le répéter... Ce garant est sincère.

LE MARQUIS, *bas.*

Poursuis, bourreau! Tu ris? Tu trouves très plaisant

De m'avoir fait mari pour être son amant.

BELFORT, à Émilie.

En ce moment je goûte une joie infinie :

Mais la partagez-vous? Parlez, belle Émilie.

LE MARQUIS, *haut.*

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter :

Dans les yeux de madame on le voit éclater.

ÉMILIE.

J'en fais gloire, monsieur, bien loin que je m'en cache.

J'aime trop mon époux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache

Met le comble à mes vœux, et je ne conçois pas

Comment j'ai pu deux jours négliger tant d'appas.

Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable?

ÉMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable...

Mais, laissons le passé; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS, *lui montrant Belfort.*

Madame, pour tous deux ce présent est charmant...

Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

ÉMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable.

Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déjà.

LE MARQUIS, *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligeant pour moi que ce vœu-là :

Je vous en remercie, et de toute mon ame.

BELFORT, *à Émilie.*

Ne parlons que de joie et de plaisir, madame.

Je veux, ce soir, je veux donner ici le bal.

Nous l'ouvrons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danserai mal.

BELFORT, *à Émilie.*

Je prétends célébrer cette heureuse journée,

Comme le premier jour d'un nouvel hyménée.

J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant :

J'y veux, aux yeux de tous, rappeler l'enjouement.

Mes torts ont éclaté, l'offense est solennelle :

La réparation le doit être, comme elle...

Je vais tout ordonner... Souffrez, auparavant,

Que je vous reconduise à votre appartement.

ÉMILIE.

Oui, je veux, en chemin, vous prier d'une chose.

BELFORT, *lui prenant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose...

(*au marquis.*)

Adieu. Prépare-toi, marquis, à bien sauter.

(*Il sort avec Émilie.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS.

La cruelle, en partant , ne daigne pas jeter

Un regard seulement sur ma triste personne...

Mais Belfort l'accompagne , et mon cœur en frissonne...

SCÈNE IX.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Lafleur, qui, en arrivant, a vu s'en aller Émilie avec Belfort.*

Va, Lafleur ; suis leurs pas. Imagine un moyen

Pour ramener Belfort , et rompre l'entretien.

LAFLEUR, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

J'y vole... Mais, monsieur, vous les quittez à peine.

Quel prétexte avec eux voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, maraud? Il en est cent pour un...

(*à part.*)

Pour me servir le sot n'a pas le sens commun :

S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire...

(*à Lafleur.*)

Joins Belfort au plus vite, et, tout bas, va lui dire

Que j'ai besoin de lui; qu'à l'instant, dans ces lieux,
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, maraud, et vole sur ses traces.

(*Lafleur sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS.

J'ai toutes les rigueurs; il a toutes les graces.
On l'adore, on me hait; on le cherche, on me fuit
Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit,
Et sitôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit et l'on se sent renaître.
On n'a des sentiments et des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui;
Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences.
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment...
Que dis-je? en cet instant, où je suis à la gêne,
Où je gémis tout seul et dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin.

SCÈNE XI.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Belfort vient-il? Réponds, tranquillise mon ame.

LAFLEUR.

Il ne peut pas, monsieur, quitter sitôt madame.
Ils sont, je les ai vus, ils sont présentement
Tous deux dans des transports, dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS, *à part.*

J'étouffe, je suffoque.

LAFLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient à son bras d'attacher, à mes yeux,
Un bracelet tissu de ses propres cheveux :
« Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
« Gardez bien ce doux gage, et soyez-moi fidèle. »
Tous deux, en même temps, viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Tais-toi... Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses, des détails toujours désagréables.

LAFLEUR.

Est-ce ma faute, à moi, s'ils ne sont pas aimables?
Suis-je maître du sort et des événements?
S'ils dépendoient de moi, je les rendrais charmants...
Un courrier, cependant, a suspendu leur joie.

Je crois que vers milord le parlement l'envoie.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.
Milord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire, ces mots soulagent ma souffrance.

(*Lafleur sort.*)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

Ah ! marquis, quel retour ! quel changement heureux !
Ma cousine est, enfin, au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte ;
Et milord repentant... Vous le savez sans doute ?
Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris, vous en êtes charmé ?

LE MARQUIS, *troublé.*

Non... Si fait...

CONSTANCE.

Mélez donc votre joie à la nôtre.

Vous y devez, monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux...
Allons, que la gaieté paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joie :
Plus j'en suis pénétré , moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux.

SCÈNE XIII.

BELFORT, LE MARQUIS, CONSTANCE.

CONSTANCE, à *Belfort*.

Vous venez à propos , et je parlois de vous...
En bien présentement vous vous faites connoître ,
Et vous voilà , monsieur , tel qu'un mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux :
C'est le seul , c'est l'unique , où j'aspire , entre nous.
Dans les empressements que j'ai pour Émilie ,
Vous voyez le tableau , vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous , que je chéris ,
Constamment chaque jour , quand nous serons unis.

CONSTANCE.

Comment ! vous revenez encore à vos folies ?

BELFORT.

Oh ! pour m'en corriger , elles sont trop jolies !

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut?...

BELFORT, *l'interrompant.*

Oui, d'Orville est discret,

Et pour un tel ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.

Ce changement, monsieur, qui s'est fait en vous-même,

Ces soins pour votre femme et ces transports subits

N'étoient donc que joués, et n'étoient pas sentis?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.

Ne m'estimez pas moins. C'est au fond un mystère

Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir...

Pardon; présentement je n'ai pas ce loisir.

Une affaire d'état demande ma présence;

Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,

(*au marquis.*)

Sans avoir pris congé de vous... et du marquis

LE MARQUIS.

Tu pars?

BELFORT.

Oui, serviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis

Te parler plus long-temps, ni rester davantage...

(*à Constance.*)

Madame, en vous quittant, je vous parois volage.

Haïssable , bizarre , et même extravagant ;
 Mais quand je reviendrai vous me verrez charmant ,
 Sage , aimable , discret , digne enfin de vos charmes ,
 Et je vous forcerai de me rendre les armes .

CONSTANCE .

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux .

BELFORT .

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux...

(*au marquis , en faisant quelques pas pour s'en aller .*)

Je te laisse le soin de divertir ces dames .

Le talent d'un Français est d'amuser les femmes .

LE MARQUIS , *le retenant* .

Émilie...

BELFORT , *l'interrompant , bas* .

Eh ! ce soir tu la détromperas .

LE MARQUIS , *bas* .

Je n'aurai plus ce droit quand tu n'y seras pas .

A mon état cruel tu dois être sensible...

(*haut* .)

Recule ton voyage .

BELFORT .

Il ne m'est pas possible .

Je vais au parlement , où je suis appelé .

LE MARQUIS .

Qu'il attende .

BELFORT .

Comment ! quand il est assemble ?

LE MARQUIS .

Je te conjure , ami ! . .

BELFORT, *l'interrompant.*

Tes instances sont vaines.

Adieu. Je reviendrai, marquis, dans trois semaines.

LE MARQUIS.

(*bas.*)

Trois semaines, milord!... Ah! c'est pour en mourir.

BELFORT, *bas.*

Laisse-moi : car je crains de me voir retenir

Par un autre embarras, qui n'est pas moins étrange.

Émilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS, *bas.*

Qu'entends-je?

BELFORT, *bas.*

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet,

Je sais qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS, *bas.*

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT, *bas, en voyant paroître Émilie.*

Elle vient... Je ne puis éviter la tempête.

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, LAFLEUR, LE MARQUIS, BELFORT,
CONSTANCE.

ÉMILIE, *à Belfort.*

Monsieur, me voilà prête à marcher sur vos pas,

Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte ;

Mais, madame, je pars pour affaire, à la hâte,
Et vous me jetteriez dans un dérangement..

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vous prouve par-là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en est touché d'une façon très vive;
Mais...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Quoi que vous disiez, il faut que je vous suive.

BELFORT.

Vous m'embarrassez fort. Je n'ose commander;
Mais je vous prie en grace, et daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ma raison est meilleure.

BELFORT.

Constance, le marquis, tout le monde demeure.

ÉMILIE.

Excusez-moi, monsieur, nous allons tous partir.
Avec milord Fauster Constance va s'unir;
Et, puisqu'au parlement vous allez prendre place,
Je dois suivre vos pas. J'anrois mauvaise grace
A rester seule ici quand vous serez absent...

(*montrant le marquis.*)

Pour monsieur, vous savez très positivement
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne?

BELFORT.

Il le peut, comme ami.

ÉMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne

Que vous ne pressiez pas vous-même son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE, à Belfort.

Milord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois...

ÉMILIE, l'interrompant, en montrant Lafleur.

Ce domestique

Pour hâter son rappel exprès est envoyé;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son maître en France se dispose.

LAFLEUR, à part.

J'ai tout gâté tantôt... Eh! réparons la chose.

ÉMILIE.

N'est-il pas vrai, Lafleur, que son père l'attend
Pour former ce lien?

LAFLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.

Mais j'ai, depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet, et fait taire mon zèle.
Ici, depuis trois jours, mon maître est marié.

ÉMILIE.

Marié?

LAFLEUR.

Comme vous, je me suis récrié.

ÉMILIE.

Son père blâmera peut-être sa conduite...

(avec une joie contrainte et mêlée d'un dépit caché.)

Pour moi, j'en suis charmée, et je l'en félicite.

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LAFLEUR.

Vous étiez de la noce.

ÉMILIE.

A mon tour, ma surprise...

LAFLEUR, *l'interrompant.*

Vous en étiez aussi, madame la marquise.

CONSTANCE, *à Emilie, en lui montrant Lafleur.*
Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau.
C'est un mal général.

ÉMILIE, *à Lafleur.*

A qui, dans ce château,
A-t-il donc pu s'unir?

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble!

BELFORT, *à part.*

Je frissonne!

LAFLEUR, *hésitant.*

C'est, madame...

ÉMILIE.

A qui donc?

LAFLEUR.

C'est à votre personne.

ÉMILIE.

A moi!... Quelle folie!

CONSTANCE, *à part, en éclatant de rire.*

Ah! le trait est charmant!...

(à *Émilie*.)

Sur ce nouvel hymen je vous fais compliment.
 Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire;
 Mais vous n'en savez rien, et c'est ce que j'admire.

LAFLEUR.

Le contrat est garant de tout ce que je dis.
 Il est fait sous le nom de monsieur le marquis;
 Et milord est lui-même inventeur de la ruse.

ÉMILIE, à *Belfort*.

Vous ne démentez point Lafleur, qui vous accuse?

BELFORT.

Il dit la vérité... D'Orville est votre époux.

LE MARQUIS, à *Émilie*, en se jetant à ses pieds.

Je me jette à vos pieds.

BELFORT, à *Émilie*, en se jetant aussi à ses pieds.

Je tombe à vos genoux.

LAFLEUR, à *Émilie*, en se jetant de même à ses pieds.

Je m'y prosterne aussi.

ÉMILIE, à part.

Je doute si je veille...

Je n'ose en croire ici ma vue et mon oreille.

LE MARQUIS.

Faites grace à l'amour.

BELFORT, à *Émilie*.

Excusez l'amitié.

LE MARQUIS, à *Émilie*.

D'un mari tout à vous, ma femme, ayez pitié.

CONSTANCE, à *Émilie*.

Mais leur ton me séduit; je commence à les croire.

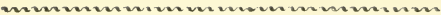


TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR BOISSY.	Page	1
LE BABILLARD.		5
LE FRANÇAIS A LONDRES.		41
LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR.		99
L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE.		205

FIN DE LA TABLE.

PQ Boissy, Louis de
1957 Chefs-d'oeuvre
B55A19 dramatiques
1824

PLEASE DO NOT REMOVE

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 11 05 16 006 8